

Prolétaires de tous les Pays, unissez-vous !

Internationalisme

*“ Sans théorie révolutionnaire
Pas de mouvement révolutionnaire ”*

SOMMAIRE :

WALLACE ET LA PAIX .

APERÇU DE LA PENSÉE RÉVOLUTIONNAIRE EN AUSTRALIE .

A PROPOS DE LA REVUE INTERNATIONALE .

RÉPONSE A MOREL .

LE PROBLÈME DU SOCIALISME .

COLLECTION

GAUCHE COMMUNISTE DE FRANCE

PRIX : 30 frs

Décembre 1948

NUMÉRO

40

Correspondance et abonnement : SALAMA, Boîte postale 47/14 Paris

-INTERNATIONALISME-

" WALLACE et la PAIX " (x)

PRESENTATION : Avant les élections présidentielles aux Etats-Unis un cercle ouvrier qui fait une série d'études sur les Etats-Unis, nous avait demandé de faire un exposé sur le troisième parti américain de Wallace.

L'essentiel des questions que l'on pouvait se poser au sujet de l'attitude de Wallace et de son histoire se résume à peu près en ceci: Quelle signification peut avoir le communisme de Wallace?

En effet, le communisme fait l'objet, aux Etats-Unis d'une véritable prohibition "morale". L'accusation selon laquelle "l'or du Kremlin" alimentait la campagne électorale du "tiers parti" méritait un examen. Il s'agissait d'ailleurs de se poser comme but d'examen, plus de savoir la signification de ces bruits que de savoir si réellement des avions fantômes allaient la nuit déverser "l'or du Kremlin" dans les jardins de MR Wallace.

Mais cette accusation semblait surtout en grande partie justifiée par l'intérêt que la presse russe apportait à ce parti et à son leader. La victoire de Wallace aux élections, écrivait cette presse, serait "... la victoire de la Paix, de la Démocratie et de la volonté populaire de faire échec à la Réaction..."

Or on sait l'échec de Wallace. Il a eu un million de voix environ. Il ne faut toutefois pas sous-estimer ici, malgré sa cuisante défaite électorale, son influence dans la vie politique américaine. Son rôle de "prophète" a, et a eu une utilité. D'abord, nombreux sont les wallaciens de coeur qui ont voté démocrate pour "faire échec à la réaction" républicaine.

Il faut rappeler cet article du "Monde" (2-oct. 1948-P. 2-col.5-) paru un mois avant les élections présidentielles:

"Wallace reste candidat à la présidence" où il est dit:
"...Mr. Baldwin, organisateur de la campagne électorale du parti progressiste, a précisé que le parti progressiste

(x) ce titre a propos du livre de Wallace: "Vers la Paix" édité en France en sept. 1948, et dont cet article est en grande partie l'analyse

n'avait pas présenté de candidats dans 67 circonscriptions électorales où il considérait que les candidats démocrates pouvaient être soutenus "étant donné les sentiments pro-ouvriers qu'ils avaient manifesté et leur attitude en faveur de la paix ...".

Or Truman, surtout dans la deuxième partie d'ailleurs, de la campagne électorale reprenait beaucoup de ce qui avait fait le succès de Wallace en un temps où celui-ci était soutenu par les syndicats. Roosevelt avait appuyé sa politique économique sur une participation de la classe ouvrière. Elle participait à cette politique par l'intermédiaire des syndicats et surtout du C.I.O. Roosevelt fit remplacer en 1944 Wallace vice-président par Truman, représentant les démocrates du sud pour empêcher ceux-ci de donner leurs voix au parti républicain dont la position s'était renforcée, ce qui faisait craindre à Roosevelt de perdre la présidence. C'est sur ce renforcement de fin et d'après guerre qu'avait misé la presse américaine en tenant comme assurée l'élection de Dewey. Tenant cette élection pour assurée, on était obligé en même temps de considérer comme certain l'éclatement du parti démocrate. Et en fait Thurmond pour les démocrates du Sud et Wallace pour les "progressistes" ne faisaient-ils pas campagne à part? Cette attitude n'allait-elle pas affaiblir incontestablement la position de Truman? Cette situation a eu exactement l'effet contraire. Thurmond en faisant campagne électorale à part a empêché les votes des démocrates du sud opposés cette fois-ci à Truman d'aller au parti républicain et a affaibli d'autant celui-ci. Quand à Wallace il a empêché que nombre de votes "progressistes" aillent au parti républicain, permettant à ces votes soit de s'exprimer pour lui, soit même pour Truman.

En plus de ces questions de tactiques électorales qui ont joué, puisqu'on a vu le parti républicain être mis en échec d'une courte tête, la raison essentielle en est la politique de Truman et l'orientation générale de la politique mondiale des Etats-Unis. Or, le fait que Truman, qui fut l'homme des démocrates du sud, ait repris à son compte sous certains aspects les motifs d'ordre principaux, la phraseologie et jusqu'à l'esprit des hommes du NEW-DEAL, le fait qu'il a été soutenu par les syndicats, (ce qui est la raison principale de son succès électoral), le fait enfin du raidissement de son attitude dirigiste en économie, s'ils sont une explication de son succès, doivent eux mêmes s'expliquer de cette façon: les Etats-Unis se préparent à la guerre. Le succès de Truman n'a pas d'autre signification. Et surtout la politique sur laquelle il s'est acquis son succès.

C'est parceque cet exposé, bien qu'analyse de la position de Wallace et de son tiers parti dans la campagne électorale américaine jette en même temps des éclaircissements sur l'évolution de la politique américaine actuelle et peut-être future, que nous avons cru bon de le reproduire ici. En effet, comme nous le verrons, les préoccupations de Wallace sont spécifiquement américaines et c'est en cela qu'elles nous intéressent: comme une expression de la pensée politique d'une partie de la classe dirigeante aux Etats-Unis.

WALLACE ET LA PAIX

Il y a tout au long du prêche de Wallace trois leitmotivs essentiels:

- 1) le siècle de l'homme de la rue (x)
- 2) la paix avec le communisme et la Russie
- 3) le capitalisme "progressiste"

Prêchant pour une aussi noble cause, avec le ton des prophètes de la Bible, (qu'aiment tant à emprunter les hommes d'Etat américains), avec la main sur le coeur quand il parle de protection des "peuples arriérés, avec les cheveux en bataille quand il dit vouloir la paix avec les communistes et la Russie, avec la cravate défaits et le col déboutonné quand il ~~parle~~ clame l'avenir du "capitalisme progressiste", nous allons voir comment Wallace tourne le dos aux buts qu'il propose. Et tout d'abord au lieu d'aller comme il le dit, "Vers la Paix", il va avec l'Amérique toute entière vers la guerre.

Il se rapproche bien des communistes, mais ce rapprochement avec certains "communistes" alors que d'autre part il s'arme contre tous les militants révolutionnaires qui pourraient être mis hors d'état de nuire sous le qualificatif de "nazi-trotskyistes. Il défend bien un capitalisme "progressiste" et pacifiste, mais il ne fait qu'indiquer un moyen pour tenter de faire subsister un système, le capitalisme, dont le maintien dans l'histoire signifie exactement le contraire de Progrès et de Paix, mais n'est que Guerres et destructions.

Quant au règne de l'homme commun dans le monde, quelle ironie de sa part! :

L'Amérique réduit une part sans cesse croissante du Monde à la portion congrue depuis 30 ans et Wallace veut s'appuyer sur les peuples qu'elle affame, qu'elle maintient dans l'oppression, pour justement poursuivre, par des méthodes meilleures, cette exploitation: " le siècle de l'homme commun dans le monde" c'est le siècle du règne de l'impérialisme américain sur le monde, le rationnement des hommes de 5 continents.

Mais nous savons déjà qu'en régime capitaliste, vouloir la Paix c'est préparer la guerre et que certains peuvent prêcher la guerre pour préparer la paix. Nous avons entendu les plus réactionnaires répéter le mot de "révolution" comme une lithanie, sur toutes les gammes et dans tous les tons. Le mot de "socialisme" sert à la bourgeoisie pour défendre le capitalisme écédent. Il convient donc de ne pas tomber dans l'erreur de se borner à une ironie facile devant les verbeux

(x) les points 1) et 3) ont été repris par Truman dans sa campagne électorale-

et pompeux discours sur la Paix, l'homme commun et autres choses de ce genre, mais de chercher à comprendre leur signification et de saisir quels sont les buts réels que se proposent d'atteindre ceux qui les font.

)o(

Depuis les environs de 1930 à 34, le capitalisme se maintient dans l'histoire mais il a pour cela modifié la forme de ses institutions politiques. ~~XX~~. L'Etat prend une part beaucoup plus considérable qu'antérieurement dans la vie économique des Nations~~X~~. C'est ce que nous appelons le capitalisme d'Etat. Cette forme du capitalisme voit une fusion des anciens monopoles avec l'Etat. L'Etat devient le monopoleur suprême. Cela veut-il dire que trusts et monopoles cessent d'exister? Bien au contraire, le capitalisme d'Etat c'est la politique du monopole qui ne peut être menée que par lui: cette politique part du dumping (guerre économique), et va, quand l'argument économique reste insuffisant jusqu'au super-armement et à l'élimination des concurrents par la force. C'est la mort dans l'âme que la classe capitaliste d'un pays se résout à la guerre. Personne ne se ~~résout~~ sert du chirurgien allègrement. Mais il est des maladies des hommes comme de celles des sociétés, où il devient impossible de se passer de la chirurgie. La maladie du capitalisme décadent est de celles-là. Ceci est vrai aussi pour l'intervention sans cesse croissante de l'Etat dans la vie économique. La classe capitaliste ne s'y résout qu'à contre-cœur et avec l'espoir éphémère de pouvoir un jour s'en passer. Momentanément l'économique et le politique ont à un tel point besoin de se compléter, qu'au lieu de le faire par le truchement d'un jeu libre et voilé, comme ce fut le cas dans une époque aujourd'hui révolue, ils s'intègrent et l'organe exécutif de la société: l'Etat, devient justement la manifestation de cette intégration: il met à exécution des tâches que cette intégration nécessite, (x).

Deux phénomènes puissants ont été les moteurs de cette profonde transformation du capitalisme: (par ordre d'importance mais ayant tous deux des rapports étroits) :

I) Le prolétariat se proposant le but révolutionnaire de renverser le capitalisme et d'instaurer une nouvelle société sans classes réapparaît pour la seconde fois dans l'histoire après la Commune de Paris, entre 1917 et 1919, mais sa vague est brisée en Allemagne avant de pouvoir se développer plus largement.

(x) voir la citation et note de la page

2) Le capitalisme est lui-même entré dans une ère de crise permanente, il est devenu décadent.

La vague révolutionnaire de 1917 à 1923 et la grande crise économique de 1929, voilà ce qui a conduit le capitalisme à modifier certaines de ses caractéristiques essentielles et à se manifester en Allemagne sous l'aspect du National-Socialisme, en Russie sous l'aspect du Staliniisme, aux Etats-Unis sous l'aspect du NEW-DEAL de Roosevelt. Entre ces trois formes de régime il n'y a pas de différence de nature, mais seulement des différences qui expriment les besoins auxquels avaient à faire face et qui pouvaient varier. Autrement dit les classes dirigeantes de ces Nations procèdent des mêmes préoccupations et s'orientent vers les mêmes buts, la différence des voies empruntées s'explique par la variation des éléments économiques sociaux et politiques dont ils disposaient pour y faire face.

Le New-Deal de Roosevelt exprime les nouvelles préoccupations des classes capitalistes (x) :

sociales: intégrer les syndicats à l'Etat et enchaîner par là la classe ouvrière à la Nation

économiques: surmonter la crise, résorber les pertes qui ont pu en résulter et réassoier l'impérialisme américain sur des bases plus solides lui permettant de prétendre à la domination du monde. (xx)

(x). - Une importante bibliographie sur le New-Deal est notée dans "Nouveaux Courants de la Théorie Economique aux Etats-Unis" de G. Piron T. IV-p.1696

(xx). - Dans la conclusion de son ouvrage (cité x), G. Piron écrit notamment:

"... Mr. André Siegfried, - dans un cours qu'il donnait le 9 avril 1937 au Collège de France -, soulignait justement que l'arrivée au pouvoir du Prés. Roosevelt s'est accompagnée d'un transfert des grandes affaires du plan économique sur le plan politique.

Précédemment, c'est à New-York qu'elles se traitaient, maintenant c'est à Washington qu'elles sont résolues.

Nous touchons ici à la différence la plus fondamentale qui sépare l'économie dirigée de l'économie spontanée.

"... l'économie dirigée poursuit toujours, à quelque degré, la subordination de l'économique au politique, non seulement dans l'ordre des mesures pratiques proposées, qui aboutissent à une ingérence des pouvoirs publics dans l'agencement de la production et des échanges, mais encore sur le terrain de la construction scientifique elle-même, car l'économie dirigée ne peut se fonder en théorie, se justifier en raison, que si l'on pose, au dessus des intérêts économiques, le primat de préoccupations nationales, sociales, morales, dont l'Etat se fera l'interprète et qui lui

La guerre de 1914-1919 a posé les Etats-Unis sur un plan de supériorité face à une Europe amoindrie. La période qui s'étend entre les deux grandes guerres mondiales ne fera qu'accentuer ce contraste. C'est en effet dans la capacité que montre un pays à surmonter une crise que se mesure sa puissance. Les Etats-Unis entrèrent dans le deuxième grand conflit mondial pour affirmer celle-ci:

L'Europe mise à la portion congrue se révolte et se déchire. L'Allemagne voulant sortir de l'étroitesse du cubage d'air économique qu'on lui laissait respirer, s'effondre. L'Europe sort du conflit vaincue, vassalisée par l'Amérique.

Mais l'Amérique ayant abattu, d'une part l'Allemagne et ses rêves Pan-Européens, et d'autre part le Japon et ses rêves Pan-Asiatiques, se retrouve face à face avec un colosse encore plus imposant, réunissant à lui seul la puissance de ces deux pays et étendant ses tentacules dans les mêmes directions qu'eux: L'Union des Républiques russes.

En Europe, la Russie met simplement la main sur l'Europe Orientale et y prend la place de l'Allemagne; en Asie elle soutient activement la libération des peuples et leur droit à disposer d'eux-mêmes, en attendant de pouvoir leur apporter une aide économique, ce qu'elle espère pouvoir faire un jour.

C'est maintenant la guerre à mort entre les deux impérialismes. Ce cours vers la troisième guerre mondiale s'est ouvert dès avant la fin du dernier grand conflit mondial, entre 1943 et 1944. Dans ce cours vers la guerre le corps à corps des deux colosses est proche.

C'est à la lumière de cette évolution que doit être envisagée la victoire d'un Truman "newdealien". C'est également à cette lumière que doit être examiné le "cas" Wallace.

donneront autorité pour imprimer aux affaires un cours autre que celui qu'elles auraient pris naturellement....." (T. IV-P. 172-3)

Ajoutons à cela la signification profonde que revêt la constatation que tous les économistes ont du faire au sujet du système du New Deal, à savoir

"...que le système a joué en faveur des producteurs et à l'encontre des consommateurs..." (idem, p. 174 et aussi p. 170)

Tout cela suffira, à la lumière de ce qui est dit dans ces pages, pour montrer sa véritable nature de classe, plus ample développement de ces points nous étant interdit ici.

POLITIQUE INTERIEURE : Alors que l'Amérique gagnait la guerre contre l'Allemagne et le Japon, un vent de rébellion semblait souffler au sein même de la classe capitaliste aux Etats-Unis, contre l'emprise de l'Etat sur l'économie et les affaires.

A/ orientation économique :

La Paix en effet n'allait-elle pas susciter la mise au rebut du dirigisme abhorré?

Le parti républicain étant dans l'opposition pouvait se faire le porte parole de l'anti-dirigisme, et le président Roosevelt comprit bien le danger qui remplaça Wallace à la vice-présidence par Truman, en 1944. En effet, Truman assura par sa présence à la vice-présidence les votes des démocrates du sud, qui auraient voté républicain contre Wallace et auraient ainsi compromis la candidature Roosevelt et le maintien au pouvoir du parti démocrate.

Qu'était en effet Wallace en 1944?

1) Le porte parole du capitalisme d'Etat le plus ferme et le plus accentué: il était pour une économie dirigée planifiée.

2) L'élément du parti démocrate le plus proche de la classe ouvrière: il est le principal dirigeant du "Political Action Committee" qui est l'organe politique agissant du C.I.O., en quelque sorte le pont entre le syndicat et le parti démocrate.

En abandonnant Wallace, le parti démocrate obéit aux préoccupations électorales du moment, mais aussi à une orientation politique différente :

il pense que la guerre terminée et gagnée par les U.S.A. signifie pour sa classe dirigeante

1) une assurance contre la crise économique et une possibilité de pouvoir lâcher librement les hommes d'affaires américains à la conquête du monde

2) la Nation qui avait besoin de l'effort de la classe ouvrière pour lutter contre la crise puis pour faire la guerre, peut maintenant abandonner celle-ci à ses propres destinées (se rappeler à ce sujet les grandes grèves d'après guerre) -

Et en effet, immédiatement à la clôture de la guerre, l'Etat américain administré par les démocrates opère ce que l'on appela la "reprivatisation des industries". La loi Taft-Hartley (anti-grève) est promulguée, On parle de "reconversion de l'économie de guerre en économie de Paix".

En fait, l'Etat américain aura laissé un peu la bride sur le cou à la classe qu'elle représente, pour se payer le luxe d'une détente: Mars prenant un bain avant le combat de la Mort. L'heure du combat est maintenant venue. Finie la détente. Il va falloir

revenir au dirigisme abhorré. Telle est la signification de la dernière politique Truman. Le remplacement de Byrnes par Marshall est autre chose qu'un simple symbole: ce n'est pas seulement le militaire qui remplace le civil: c'est l'intimidation armée et la menace armée qui font place à la pression diplomatique.

Les dernières mesures Truman ne sont pas des mesures dictées simplement par des considérations électorales. Certaines répondent aux nécessités de la politique belliciste actuelle:

la main-mise du contrôle étatique sur les industries de l'Est des E.U. (et nous savons que c'est là qu'elles sont les plus concentrées et les plus importantes), le contrôle de l'Etat sur la production et le commerce de l'acier (x), divers procès engagés par le département d'Etat contre certains grands trusts américains et parmi lesquels nous trouvons la Du Pont de Nemours, montrent avec suffisamment de clarté que la politique de guerre doit s'accompagner d'une main-mise totale de l'Etat sur la production et le commerce. On pourrait presque dire que c'est le bon prétexte et qu'on s'en sert à Washington.

Nous nous trouvons donc, dans la politique américaine devant une perspective de guerre très proche et activée encore, surtout par Marshall. Dans ces conditions les perspectives ne sont pas, même pour un proche avenir, -(c'est à dire après les élections présidentielles)-, à un retour au libéralisme, à l'achèvement d'une "reconversion" hypothétique.

Au contraire, si nous examinons l'appareil productif américain, nous voyons qu'il se met sérieusement sur le pied de guerre avec les prérogatives étatiques que cela suppose.

Wallace, lui, contemple désespéré, les bras au ciel, les yeux exorbités, la "folle politique des hommes d'Etat américains". Et tout d'abord la politique économique. Nous avons essayé de montrer au début, comment, malgré le fait que son livre s'intitule "Vers la Paix" il pourrait aussi bien s'appeler "Vers la Guerre". En effet, ce qui distingue Wallace des autres hommes d'Etat américains, ce n'est pas le fait qu'il désire la Paix, le coeur ardent, mais la manière de s'en servir. Et la manière dont il la veut conduit à la guerre avec autant d'assurance que la manière dont la veulent les autres hommes d'Etat américains. Cependant, la "Paix" de Wallace serait une paix où l'on insisterait surtout sur l'organisation planifiée de l'économie, sur l'entente avec les grandes directions syndicales, leur participation à la gérance de l'économie. Or, une telle organisation de la production sera nécessaire aux E.U. pour poursuivre la guerre. Wallace reproche à Marshall de faire une politique d'intimidation armée, mais où, dans le fond, l'économie ne serait pas prête à subir un conflit avec le bloc russe.

(x). - voir "Monde" des 26-27 sept. et 3-4 oct. 1948 p.5 : "Bataille de l'acier aux E.U."

Voilà l'économie que désire Wallace;

C'est, justement à l'opposé de ce que croit son protagoniste, plutôt une économie de guerre qu'une économie qui mène à cette idyllique harmonie du monde comme il le désire: La "FarAmericana" qu'il désire n'est que le mythe qui sert à masquer le caractère belliqueux de l'impérialisme américain, caractère qu'aujourd'hui encore certains américains "progressistes" comme par exemple Wallace, réussissent hypocritement à masquer sous un pacifisme mielleux et douceâtre:

"...Le capitalisme progressiste...
...est partisan des profits qui résultent d'une production abondante à bas prix. Il croit que les profits doivent être réinvestis aussi rapidement que possible en vue de faire baisser les prix, monter les salaires, de faire progresser la technique et de développer l'équipement industriel du pays.
...croit au planisme en coopération avec le gouvernement.
...désire que le gouvernement pratique une politique destinée à développer l'exploitation des ressources naturelles telles que les richesses de Nôgre sol, Nos rivières, Nos forêts et Nos mines. Il sait que quand un gouvernement réussit dans ces tâches, d'énormes possibilités s'ouvrent à l'emploi des capitaux privés.
...croit que l'homme est fondamentalement bon...
...croit qu'en industrialisant les contrées arriérées du monde sur ces bases excluant toute exploitation de l'homme par l'homme(!!!), il est possible de développer l'activité des entreprises et d'accroître l'embauche aux Etats-Unis.
...sait que l'homme moyen constitue le grand réservoir de la Démocratie.
...est un ami du syndicalisme dans la mesure où le syndicalisme est de tout coeur partisan du développement de la production.
...désire que le gouvernement POSSEDE une large part des entreprises d'utilité publique...
...désire aussi un large développement du mouvement coopératif.

"... En d'autres termes, le capitalisme progressiste croit en une économie complexe faite de coopération et de planisme continus où le gouvernement, le syndicalisme, l'industrie, la finance et l'agriculture choisissent le système - quel qu'il soit - susceptible de produire le plus largement et de distribuer le plus généreusement et aux meilleurs prix dans une économie sans crise..."

(H.A. Wallace-"Vers la Paix"-p.141-2.-)

Nous nous trouvons donc aux élections présidentielles devant trois équipes gouvernementales : une équipe républicaine avec Dewey, une équipe démocrate avec Truman, et une équipe "progressiste" avec Wallace.

Nous avons vu comment républicains et démocrates ont présenté les équipes les plus étatistes qu'elles pouvaient présenter à leurs électeurs. Cela n'est pas par simple hasard et surtout pas parce que l'étatisme est "populaire" parmi les électeurs de ces partis. Il faut en effet rappeler qu'ils ne comptent la classe ouvrière parmi leurs électeurs que lorsque les syndicats en ont décidé ainsi.

Or, des trois, c'est Wallace qui se présente drapé dans un pacifisme quasi mythologique. S'il pouvait paraître devant le peuple américain transformé en colombe tenant dans la main le rameau d'olivier, il le ferait certainement. Et cependant c'est lui qui présente le programme économique le plus adéquat à la poursuite de la guerre.

Enfin, n'oublions pas que la pensée économique américaine, avant (x) et pendant (xx) la guerre, s'est familiarisée avec le dirigisme et même le planisme qui sont très bien connus par l'intelligentsia américaine et préconisés par une très grande partie des spécialistes. La bourgeoisie américaine "éclairée" (et il y a une bourgeoisie américaine "éclairée") - voit cette politique économique d'un oeil favorable, "aux situations exceptionnelles il faut une exceptionnelle direction de l'économie". Il s'agit avant tout de convaincre le plus de monde possible, le reste devra être "démocratiquement" contraint. Les livres et brochures de Wallace servent à essayer de convaincre le plus possible. Le gouvernement, lui, avec ou sans Wallace sera amené à la contrainte démocratique.

)°(

Orientation sociale et politique:

Orienté vers l'économie planifiée et dirigée, Wallace est naturellement porté à se tourner vers les spécialistes, techniciens et intellectuels.

Son verbe sirupeux est tout à fait le ton qu'il convient d'employer pour un tel public. L'intellectuel américain est une petite femme hystérique qui se nourrit de sucreries et lit de la littérature "prohibée" pour se

(x).- voir "L'évolution de la théorie économique aux Etats-Unis" de Gaëtan Piron.

(xx).- voir la "Revue Internationale" N°10 l'article de Pierre Bessaignet "La conception américaine du Plan".

procurer des sensations. Le langage biblique de Wallace convient à son goût pour la confiserie. L'accusation de "communisme" qu'il doit supporter convient à lui procurer les sensations. Tel est le sens de son langage qui vise à atteindre une large couche de la petite bourgeoisie intellectuelle américaine, dite "libérale".

Son "capitalisme progressif" et sa démonstration économique vise à atteindre des milieux plus directement bourgeois. Le tout est clos par l'étiquette "progressive" qui correspond à une tradition politique américaine, et dont il faut parler plus largement.

La Tactique Syndicale et le "Progressisme"

De 1880 à 1934, chaque nouveau parti ou tiers parti tente de subordonner les syndicats à sa politique. Cependant il dut se heurter à une tradition fortement établie.

à l'intérieur de ceux-ci et qui surtout devint la tactique par excellence de l'A.F.L. (American Federation of Labor); ce que les syndicalistes A.F.L. appelèrent la "tactique indépendante".

La tactique ainsi préconisée visait à favoriser l'élection des "progressistes" de chacun des deux grands partis américains, aux postes gouvernementaux ou au congrès. Ainsi, bientôt le pays serait gouverné en majorité par des progressistes. Donc pas besoin de tiers parti puisque celui-ci est constitué à l'intérieur des deux autres.

Voilà comment s'exprime à ce sujet un membre de l'A.F.L. en 1934, au moment de l'affaire La Follette: William Johnston, Président de l'Union des mécaniciens et Président de la confédération de Cleveland:

"... Nous ne devons pas oublier,..." dit-t-il, "... que les plus grandes réformes ou conquêtes politiques réalisées, au cours de l'histoire de notre pays, ont été l'oeuvre de groupes indépendants qui ont utilisé les partis sans se laisser manoeuvrer par eux;..."

Or c'est là précisément la conception de l'A.F.L. Johnston continuait ainsi :

"... Si nous organisons un nouveau parti, nous devons être prêts à consacrer toute notre énergie à le développer et à le renforcer. Nous devons dire à nos amis des vieux partis tels que La Follette, Brookhart et Frazier, qui se disent des républicains, et Huddelston, Wheeler et Sweet, qui se disent des démocrates: - Nous ne vous soutiendrons que si vous sortez de vos vieux partis et que si vous entrez dans le nouveau parti que nous avons formé. Sommes nous prêts à le faire? Je ne le crois pas. A mon avis, cela serait faire le jeu de l'adversaire. Il n'est pas besoin d'un grand effort d'imagination pour se représenter avec quelles

manifestations de joie les membres de la "Vieille Garde" des vieux partis apprendraient que les progressistes militants conduits par La Follette et Huddelston ont été obligés d'abandonner tout effort pour triompher aux épreuves primaires."

(Actualités-octobre 1934)

L'orientation nouvelle depuis 1933 :

Ce progressisme américain devait cependant se transformer radicalement avec l'arrivée de Roosevelt au pouvoir. Sa politique, considérée comme "révolutionnaire" devait lui valoir le monopole du progressisme.

La politique économique de Roosevelt fut liée avec un certain nombre de lois sociales et particulièrement de lois syndicales. Les lois syndicales de Roosevelt eurent pour conséquence particulières de faire plus que doubler le nombre des syndiqués. L'afflux des nouveaux syndiqués vint renforcer considérablement la tendance aux syndicats d'industrie, et après plusieurs années de Crise, ceux-ci devaient être expulsés de l'A.F.L. et se constituer en C.I.O. Les syndicats d'industries furent rooseveltiens avant leur constitution en syndicats autonomes. Ils constituèrent un organisme destiné à l'éducation politique des ouvriers et à soutenir la candidature ROOSEVELT aux élections : la "Citizen's Non Partisan League".

La direction du C.I.O. fut de tous temps rooseveltienne. John Lewis dut se retirer de cette direction pour avoir refusé son soutien à Roosevelt aux élections. Avec le C.I.O. nous avons affaire au syndicat qui s'intègre directement à la politique de l'Etat, qui est un des rouages de cet Etat, qui participe à la vie économique et qui va, - comme l'ont fait les syndicats dans la guerre de 1914-18 aux E.U., - soutenir, (et pas simplement avec des phrases), l'effort de guerre américain.

Pendant la guerre, l'effort "d'instruction" politique des ouvriers, trouve son couronnement dans la création du "Political Action Committee". D'anciens secrétaires d'Etat de Roosevelt, des économistes, des techniciens s'y trouvent mêlés avec les dirigeants du C.I.O. Wallace, comme nous l'avons montré y était le membre le plus représentatif puisque vice-président de l'Union. A la convention de 1944, le P.A.C. soutient de nouveau la candidature Wallace à la vice-présidence.

C'est à cette époque que Wallace publie sa brochure diffusée largement par le P.A.C. :

" the century of the common man "
" le siècle de l'homme de la rue "

Le changement de la politique de Roosevelt et le choix qu'il fit de Truman fut alors considéré comme une trahison par le P.A.C.

L'idée d'un troisième parti qui avait de tous temps préoccupé les dirigeants des "commités" politiques du C.I.O. se fait alors plus précise. On en prépare même la constitution pour les élections de 1948. Les tractations et pourparlers s'engagent. La loi anti-syndicale Taft-Hartley, vient considérablement renforcer ce courant. Le P.A.C. voit son action interdite mais il est remplacé aussitôt par le P.C.A. sous la direction de Wallace. Le caractère politique de ce P.C.A., son orientation est claire, il s'intitule : "Progressive Citizen's of America". Il tend à réunir derrière lui les votes progressistes, à s'appuyer sur les syndicats, à poursuivre la politique de Roosevelt du New-Deal. Son noyau politique est constitué autour de Wallace et du journal de celui-ci "New-Republic".

En 1946, une scission a lieu dans le P.C.A.

Eleonor Roosevelt et un certain nombre de rooseveltiens qui avaient constitué le P.C.A. avec Wallace, contre Truman se séparent de Wallace à cause de son attitude en face des communistes. Ils forment le "American for Democratic Action".

Parmi ceux qui constituent le A.D.A. en sortant du P.C.A. nous trouvons, autour d'Eleonor Roosevelt:

Harold Ickes- (ancien ministre de l'intérieur de Roosevelt). On a parlé de lui pour remplacer Forestal à la défense nationale après les élections (voir "Monde" du 6 nov. 1948 page 13, col. I-)

Léon Henderson- (premier conseiller économique de Roosevelt)

Bester Bowles - (ancien directeur du contrôle des prix), réélu aux élections de nov. 1948 dans le Connecticut. (voir "Monde" du 6 nov. 1948 page 1 "le président Truman retournera-t-il au New-Deal")

Wyott, etc...

Le A.D.A., préconisera de voter démocrate aux élections présidentielles. Wallace quant à lui, constituera son Parti Progressiste.

Le but de Wallace est clair: Il veut regrouper en un seul parti les progressistes disséminés dans les deux partis republicain et démocrate. Il veut s'appuyer sur les syndicats. Ce parti lui est nécessaire pour lui assurer la stabilité de l'exécutif pour la réalisation de son programme d'économie planifiée, de nationalisations, etc...

Mais n'est-ce pas en grande partie aussi, quoique moins accentué vers le planisme, la politique menée par Truman et le programme défendu par lui dans la deuxième et dernière partie de sa campagne électorale.

L'évolution de la politique américaine est très nette: la perspective de guerre lui impose le capitalisme d'Etat, ainsi d'ailleurs que ce pacifisme au nom duquel on prépare la guerre. Ne dit-on pas aujourd'hui couramment que pour avoir la Paix il faut préparer la Guerre?

Signalons enfin, pour établir un parallèle) que le Canada, qui s'inscrit dans une tradition politique plus anglaise, mais qui est lié au développement économique des Etats-Unis, a vu se développer considérablement ces dernières années un parti travailliste qui a acquis le

le premier plan dans la politique exécutive de ce pays. C'est un indice qui permet de comprendre pourquoi c'est grâce aux syndicats que Truman a été victorieux et que la politique du capitalisme est maintenant beaucoup mieux menée par des hommes "de gauche" que par ceux "de droite", si ces termes veulent encore dire quelque chose.

)o(

Wallace est opposé au plan Marshall pour les raisons qui le poussent au capitalisme d'Etat. Il veut une économie planifiée pour s'assurer contre "la Crise". Pour cela il a besoin de prévoir longtemps à l'avance. Prévoir veut dire établir un programme économique "d'aide" planifiée, où chaque pays bénéficiaire passe par l'intermédiaire d'un organisme tel l'U.N.R.A. Wallace comme Marshall poursuit le but amé-

POLITIQUE EXTERIEURE :

Opposition au Plan Marshall:

ricain de la domination du monde. Marshall substitue l'aide militaire empirique à l'Europe a un programme d'expansion économique mondial. Wallace veut un programme dirigé d'expansion "encore jamais vu dans l'histoire" (selon ses propres termes), et pour lui la protection militaire de cette expansion en est un complément indispensable. Il reproche aux militaires d'avoir une politique a courte vue et de prendre l'aide militaire qui ne doit être qu'un MOYEN d'expansion économique, comme un BUT en soi. Pour Wallace l'aide Marshall a l'Europe est une mauvaise politique, une politique qui coûte trop cher pour ne pas rapporter assez. Il reproche à Marshall de mettre tout l'accent sur l'Europe, d'y jeter l'argent par les fenêtres et d'oublier ainsi un vrai, un bon, un grand programme d'expansion mondiale des Etats-Unis. Il lui reproche de lâcher la proie pour l'ombre.

Voilà le programme de Wallace:

"...Les américains qui sont opposés au projet de financement du plan Marshall par les U.S.A. ne sont pas nécessairement communistes ou pro-Russes..." (-"Vers la Paix" p.68-)

"...I° Mon plan prévoit une proposition émanant des Etats-Unis et adressée aux Nations Unies concernant l'établissement d'un Fonds de Reconstruction des Nations Unies conçu sur le modèle de l'U.N.N.R.A. Ce fonds aurait pour objet de financer la réhabilitation économique des pays d'Europe et d'Asie en vue de permettre a leur agriculture et a leur industrie de recouvrer leur productivité..." (p.70)

-dans la suite, toujours la ligne rooseveltienne par excellence

"...seul le 4° marque le désaccord réel Wallace-Marshall-Truman
Ces allocations seraient consenties sans qu'il soit tenu compte du caractère des institutions politiques et sociales des Nations bénéficiaires..."

-c'est de ce point que nous discutons dans le paragraphe suivant

"...Les quatre cents millions de dollars que nous avons déjà accordés à la Chine ne furent guère que des acomptes à valoir sur des libéralités globales dont il semble qu'on soit incapable de fixer le terme. Lorsqu'un homme paie un premier acompte sur une ferme à crédit, il peut se trouver contraint après quelques années, si les paiements sont réellement trop lourds, d'abandonner cette ferme. La Doctrine Truman avec ses quatre cents millions de dollars, représente bien le plus petit acompte qu'on puisse imaginer de verser pour la ferme la plus grande que quiconque ait jamais essayé d'acquérir à crédit. La ferme ici c'était le monde entier... les E.U. ... ne peuvent acheter le monde à si bas prix..." (p.73)

"...C'est... en tenant compte à la fois des besoins de chacun et des possibilités qu'il possède de rembourser les crédits qui lui auraient été consentis... qu'un budget annuel devrait être établi..."

...D'ailleurs, ce n'est qu'en investissant intelligemment et régulièrement des fonds dans des pays en voie de développement, dont les ressources sont encore inexploitées et dont la population s'accroît, qu'un capitalisme démocratique comme celui des Etats-Unis parviendra à se maintenir..." (p.76)

-et enfin

"...Répondons aux quatre coins de l'horizon nos capitaux, notre science, les ressources de notre technique et le secret de notre productivité afin de développer le standard de vie de tous les peuples. Les biens que nous aurons jetés dans le courant nous reviendront multipliés à l'infini d'ici peu. La Nation qui semblerait à d'aucuns se ruiner en agissant ainsi s'enrichira au contraire matériellement et spirituellement. Une mission magnifique s'offre aujourd'hui aux Etats-Unis. Selon ce que nous déciderons, nous deviendrons la Nation la plus aimée ou la plus haïe de toute l'histoire du monde..."

- et par la même occasion la plus riche. (p.83)

- avec ce qu'il affirme ici, cela constitue une véritable profession de foi impérialiste. Je pense que de toute façon cela ne peut pas laisser les camarades indifférents :

un /
"...Avec le temps les E.U. auront besoin de plus en plus pressant des matières premières éparses dans le monde. C'est donc faire preuve à la fois de compréhension et de sagesse que de ne pas affecter notre capacité de production actuelle exclusivement à la satisfaction de nos seuls besoins (lire des besoins militaires) Notre marché intérieur continuera sans doute à absorber quatrevingt-dix pour cent de notre

production totale, mais les dix pour cent occidentales ont une signification psychologique et spirituelle extraordinairement importante..." (Oh qu'en termes galants ces choses là sont dites! et de quels termes "spirituels" est nommée la part accumulable de la plus-value. Cette part devant à tous prix être réalisée "au dehors") "...et, à la longue, ils auront un intérêt pratique incontestable. Il est probable, en effet, que les Etats-Unis seront contraints d'importer dans l'avenir une quantité sans cesse croissante de minerais, de pétrole et même de produits agricoles en provenance du monde entier. Nous ne devons pas oublier que beaucoup de petites nations dépendent exclusivement du marché américain pour la plupart de leurs exportations ou de leurs importations ou des deux..."

-a croire Wallace convaincu à la doctrine luxembourgistes!
 "...Parce qu'ils sont la plus grande nation créditrice de tous les temps, les Etats-Unis doivent s'employer plus encore qu'au paravent à sauvegarder l'intégrité de leurs débiteurs et à les protéger contre toute banqueroute monétaire qui serait le prélude d'une inéluctable banqueroute sociale et morale..."

(p. 56 et 57)

)o(

Le véritable sens du
"communisme" de Wallace
et de son "Pacifisme"
envers la Russie :

Dans ses voyages, (voir son livre sur son voyage en Asie), Wallace s'est rendu compte du considérable prestige qu'a acquis la Russie avec son monopole sur le "socialisme", le "marxisme", le "léninisme" et le soutien du "droit des peuples à disposer d'eux-mêmes".

Alors que la politique traditionnelle américaine consista à entraver les révolutions nationales en Asie comme en Europe Orientale, Wallace pense que cette politique est aujourd'hui périmée et que les Etats-Unis doivent chercher au contraire à porter leur concurrence économique en faisant la concurrence à la Russie sur le terrain "idéologique".

Wallace veut compenser la possibilité qu'à la Russie d'exporter les icones de Lénine et du "marxisme" soutenant les révolutions nationales, et qui a un écho dans les "...masses arriérées et pauvres de ces pays...", par l'exportation de sa proclamation du "...règne de l'homme de la rue dans le monde..."

"...Est-il juste..." demande-t-il, "...de laisser à la Russie seule la chance de coopérer avec le menu peuple paysan et ouvrier?....."

3?.. Pour ma part, je désire voir les Etats-Unis prendre, de toute leur puissance, le parti de l'homme moyen dans tout l'univers. J'espère que l'Amérique quittera le camp des exploités et disputera à la Russie l'honneur de rédimmer les populations du monde...

...et à ces populations nous pouvons offrir tellement plus que les russes eux-mêmes.

Tel est le seul moyen, je le sais, de sauver notre propre capitalisme démocratique.

Je sais aussi qu'une efficacité accrue chez les deux tiers des populations qui vivent dans des contrées arriérées ouvrira des marchés illimités pour les E.U. ... des marchés qui non seulement sont nécessaires à l'extension de NOTRE prospérité, mais qui conditionnent même le maintien pur et simple de NOTRE standard de vie..." (pages 18 et 19) (voir aussi p.162)

Wallace tend à démontrer que les pays de "démocraties nouvelles", où les "communistes" ne sont pas les seuls à constituer les Fronts Nationaux, Patriotiques ou autres, mais où ils y ont une influence prépondérante, sont des Nations avec des intérêts particuliers, avant d'être "communistes".

Les "communistes" qui dirigent ces Etats sont nationalistes avant tout, et "communistes" après. Ce qui porte Wallace à préconiser une politique différente à leur égard que celle pratiquée par les Etats-Unis jusqu'à présent. Pour lui, il s'agit de renverser cette politique. Jusqu'à présent les Etats-Unis ont soutenu militairement des "cliques réactionnaires", n'apportant leur aide économique qu'à des gouvernements strictement anti-communistes. Pour Wallace il s'agit au contraire de dispenser l'aide économique sans distinction politique, à tous les pays. Ainsi, son "pacifisme" avec la Russie et son "communisme" vise à faire échec à la Russie là où elle apporte une aide morale sans apporter une aide matérielle. Il s'agit d'apporter l'aide matérielle et de couper ainsi l'herbe sous les pieds à la Russie en détachant matériellement les pays qui se rapprochent d'elle moralement. C'est une manière différente de faire la guerre à la Russie et combien plus intelligente que la politique américaine en Chine (par exemple), qui n'a apporté que déboires au DV d'Etat américain:

"...En Extrême Orient, la Chine, avec ses 450 millions d'habitants est considérée, à la fois par les Etats-Unis et par la Russie, comme l'appoint susceptible de donner l'hégémonie mondiale à l'une et à l'autre des deux grandes puissances. L'Amérique et la Grande Bretagne seraient certainement prêtes aux plus grands sacrifices pour empêcher l'U.R.S.S. d'établir son contrôle sur la Chine. La Presse nous assure chaque jour que telle est la raison pour laquelle nous devons éviter l'écrase-

ment de Tchang Kai Chek par les communistes.

L'argument est douteux: une victoire des communistes chinois ne donnerait pas nécessairement à la Russie le contrôle de cet immense pays. Si les plus irréductibles adversaires de la Russie réussissaient à déclencher une intervention totale de l'Amérique, ils iraient à l'encontre de leur propre dessein; en effet puisque nous ne pourrions pas empêcher la victoire du peuple soulevé contre Chan Kai Chek, le résultat de notre intervention serait sans doute de précipiter la Chine dans les bras de la Russie..." (p. 165)

"...Pendant mon voyage en Chine "rouge"... ..la plupart des intellectuels avec qui je m'entretins étaient diplômés de nos propres universités. Ils n'appartenaient pas à l'extrême-gauche mais croyaient simplement en des principes qui ressemblaient beaucoup à ceux qui inspirèrent jadis Jefferson et Lincoln..."

...Chang Kai Chek perdra la bataille quelle que soit l'aide que puisse lui apporter notre gouvernement...

... quant à ceux qui prétendent qu' à la suite de la défaite de Chang Kai Chek, la Chine tomberait au pouvoir de la dictature soviétique, ils se sont laissés abuser par la propagande.

EN EFFET LES COMMUNISTES CHINOIS SONT AVANT TOUT CHINOIS ET EN SECOND LIEU COMMUNISTES..."

"...Nous autres américains, nous ne devrions jamais oublier que les communistes chinois sont pour la Chine bien plus que pour la Russie, lorsque nous considérons ce que leur gouvernement a fait et ce qu'il s'appête à faire en Mandchourie, où à l'abri d'un rideau de fausses informations se développe l'une des situations les plus lourdes de périls du monde d'aujourd'hui..."

(pages 169 et 170)

Son pacifisme n'est donc pas en contradiction avec la politique américaine belliciste actuelle. Il tend seulement à préparer les Etats-Unis, au cours du conflit qui va s'engager, à la possibilité d'agir sur un plan différent que celui employé jusqu'à aujourd'hui:

il veut s'employer à séparer les alliés actuels de l'U.R.S.S. et présente les moyens par lesquels une telle politique pourrait être réalisée.

Quand on pense à l'affaire Yougoslave, on peut en effet montrer que Wallace ne rêve pas mais est au contraire d'un réalisme plus puissant en encore et voyant en tous les cas plus loin que l'équipe Truman-Marshall.

Son "pacifisme" avec la Russie lui est nécessaire pour se rapprocher de ces Nations, mais n'en conduit pas moins avec autant d'assurance à la guerre avec ces pays que la politique actuelle du département d'Etat et cela d'autant plus qu'il préconise, face à ces Nations de considérer la Russie actuelle, non pas comme une Russie "communiste" mais comme

une Russie qui est la même au point de vue de la politique extérieure que celle des tzars (selon ses propres termes). Il vise donc, tout en affirmant la nécessité de poursuivre jusqu'au bout les négociations avec la Russie, pour "limiter les zones d'expansion des deux pays", surtout à tenter de détacher d'elle certains de ses alliés actuels. En effet si un conflit devait éclater, Wallace le pacifiste fait homme au pouvoir et appliquant son programme, toute la responsabilité en encourrait à la seule Russie, alors qu'aujourd'hui il est beaucoup trop clair pour le monde entier que ce sont les Etats-Unis qui cherchent la guerre.

Mais comme Wallace ne sera pas au pouvoir en 1949 pour appliquer son programme et que la guerre s'engagera sans lui, son oeuvre, son parti et sa personne pourront servir aux fins qu'il se propose, dans le cours même du conflit. Cette politique n'est d'ailleurs pas en contradiction avec une guerre éventuelle entre les E.U. et la Russie, elle préconise seulement certains moyens que l'échec cuisant essuyé par les américains en Chine et et que quelques déboires essuyés au début du conflit armé qui va s'engager, pourraient imposer au département d'Etat.

Et là il pourrait être fait appel à lui pour accomplir une de ces délicates missions "pacifistes".

On voit comme le pacifisme de Wallace envers la Russie est un moyen ~~auxxi~~ préconisé pour lui faire plus intelligemment la guerre.

)o(

La signification du

"communisme" de Wallace:

"...développer considérablement le niveau de vie de tous les peuples arriérés..."

Que Wallace n'est pas communiste, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, Il croit en Dieu, en une humanité "bonne et non méchante" et que son "capitalisme progressiste" est, au contraire de "...l'exploitation de l'homme par l'homme par le vieux capitalisme réactionnaire...", l'assurance de

Dans le cours vers la guerre sa proclamation de paix avec les communistes vise, comme nous l'avons vu, à préparer les américains à une distinction entre "communistes" russes et des "communistes" chinois ou yougoslaves ou autres, aux fins de tenter de séparer de la Russie certains de ses alliés actuels.

Aux Etats-Unis même, cette politique consiste à démontrer que les "communistes" américains sont avant tout américains. En ouvrant son parti aux communistes, en leur faisant voter pour lui, il permet aux "communistes" américains, aiguillonnés par l'accusation d'être une cinquième colonne, de montrer qu'ils sont de bons patriotes, en participant avec Wallace, en pacifistes, dans la guerre contre la Russie et en

préconisant avec lui, le rapprochement avec des pays "communistes" mais non russes.

De plus, Wallace s'il est avec de "bons" communistes, c'est à dire avec des communistes qui sont de braves patriotes américains, chinois ou autres, est contre les "factions" (selon ses propres termes). C'est à dire qu'il est prêt à faire admettre par les communistes américains eux-mêmes, l'épuration des membres du Guépéou ou de l'espionnage russe aux E.U. En faisant la distinction entre "communistes américains et "faction", il admet la répression contre les éléments de la police secrète et de l'espionnage russe.

De plus, il fait un rapprochement entre les "nazis-trotskyistes" et les espions allemands pendant la dernière guerre, (p. 97 à 100 et p. 92 -), qui permettrait, en cas de développement d'un mouvement ouvrier révolutionnaire aux E.U. pendant la prochaine guerre, d'arrêter tout simplement les militants révolutionnaires, comme cela s'est pratiqué de tous temps, comme des "espions de l'étranger".

Enfin, il est utile de souligner quel prestige "démocratique" acquièrent les Etats-Unis dans le monde en laissant librement faire campagne électorale pour la présidence, un parti publiquement accusé de recevoir "l'or du Kremlin",, alors que partout ailleurs on lutte contre les "communistes autre ment qu'avec des phrases, (il est vrai avec l'or américain).

P H I L I P P E

APERÇU DE LA PENSÉE REVOLUTIONNAIRE EN AUSTRALIE

"International digest" le défenseur des Conseils Ouvriers paraît à Melbourne. Il semble publié non par un groupe politique constitué comme tel mais par des militants marxistes isolés, et défendant un point de vue de classe ouvrier. Je me propose de donner ci-dessus un court aperçu de leurs perspectives et positions politiques. Fatalement incomplet, cet exposé risque peut-être de déformer la pensée de nos camarades. Ils voudront bien en ce cas m'adresser toutes rectifications utiles. Le manque d'études théoriques de fond m'oblige à condenser, en matière d'introduction, les vues exprimées par le camarade "Ajax" à propos de "Nationalisation et Socialisme."

Après avoir rappelé que la propriété n'est pas un caractère distinctif, exclusif, du capitalisme "Ajax" examine l'évolution de ce dernier système. C'est la nécessité de concentrer et centraliser les entreprises afin d'élargir sans cesse la production qui a contraint le capitalisme à passer du stade concurrentiel à celui des monopoles. Mais aujourd'hui bien des industries sont devenues trop gigantesques, leur administration trop complexe, pour que les monopoles trouvent encore profit à leur gestion. Les recherches dans le domaine scientifique, par exemple, qui ne sont pas immédiatement productives de capital, ne le sont qu'indirectement, nécessitent de gros investissements financiers et les capitalistes, en tant que classe, sont contraints d'unir leurs ressources. D'autres industries comme l'extraction du charbon, deviennent de moins en moins rentables, un fardeau de plus en plus lourd à leurs propriétaires. La classe capitaliste ayant besoin de charbon et les propriétaires de mines ne pouvant vendre à perte, l'ensemble des capitalistes doit prendre en charge, par l'intermédiaire de l'Etat, l'industrie du charbon. Dans toutes les branches d'industrie, concentration et centralisation accrues du capital conduisent à l'ingérence étatique

dans le régime de la propriété privée, puis au régime de la propriété d'Etat; c'est à dire politiquement, au totalitarisme.

A grands traits schématiques, Ajax examine l'Italie et l'Allemagne fascistes dont il assimile le régime au totalitarisme. De ce totalitarisme, de l'un de ses aspects, en Russie, il dit " En Russie, où les propriétaires capitalistes furent expropriés et où les ouvriers avaient le contrôle de la production, ce qui eut des conséquences que je ne me propose pas d'examiner ici, l'Etat sous la forme du Parti des bureaucrates staliniens était à même de s'emparer de la Propriété et de prendre la place de la vieille classe capitaliste détruite ou exilée. En raison de leurs importants revenus, ces bureaucrates, associés à l'intelligentsia, aux écrivains, aux acteurs, aux ballerines, etc... accroissaient leur fortune. Ils purent ainsi procéder à des investissements dans l'industrie, non par l'achat direct d'actions et en mettant leur nom sur la porte des entreprises, mais en se procurant des bons d'Etat, francs d'impôts, et portant intérêts de 8 à 12%. Ces bons sont l'équivalent des actions ou obligations émises par les vieilles compagnies capitalistes." L'exploitation du travail humain se perpétue donc sous le couvert des nationalisations. Seule la propriété et le contrôle des ouvriers sur l'ensemble de la production sera, dans la période transitoire de Dictature du Proletariat, un pas fait vers l'avènement du Socialisme.

Dans ce même numéro d'Octobre 1946, J. A. Dawson, éditeur du journal reprend la discussion. Pour lui, nazisme et stalinisme sont à première vue semblables. Mais ce n'est là qu'une apparence, fondée d'ailleurs sur d'indéniables points d'identité. Les nazis, dit-il, n'étaient pas une classe mais une organisation de bandits à la solde des Junkers. Le pouvoir que la faillite des sociaux-démocrates leur avait abandonné, les nazis l'aurait voulu exercé seuls et à leur profit. Mais insuffisants à la tâche, "les nazis n'étaient pas des génies militaires" capables de mener à bien leur tentative de dominer le monde, ils furent contraints de demeurer sous la coupe du vieil appareil militaire des Junkers ou scsn de Dawson, le seul caractère du nazisme fut d'être une "conspiration de brigands."

Quant au stalinisme sa nature est différente. "Ni Lénine, ni Staline en effet ne furent des racketters s'essayant à promouvoir leur propre système d'exploitation de l'homme. Ils furent essentiellement des bâtisseurs révolutionnaires." Mais la nécessité pour eux, face à un monde hostile, de prendre en mains le pouvoir, les obligea à faire du Parti communiste la source du recrutement en personnel bureaucratique. Le capitalisme d'Etat russe est en plein épanouissement, malgré les ravages causés par la dernière guerre, La Russie EST PRETE sans que U.S.A et G.B la puissent rattrapper. Malgré leur bombe, les Etats-Unis, ont peur de la Russie et l'ombre d'un nouveau Munich pourrait bien encore se profiler à l'horizon. Quant à une analyse approfondie marxiste du capitalisme d'Etat russe

de sa signification précise pour le mouvement ouvrier. Dawson paraît renoncer à la faire autrement que par des notes à propos "du grand projet russe d'empoigner à la gorge et dépasser le capitalisme".

Le Défenseur des Conseils d'Ouvriers publie de nombreux articles concernant la situation internationale où en Australie. Le numéro de Mai-Juin 1948 indique par exemple, que, même aux USA la tendance est au capitalisme d'Etat. Cependant l'analyse en reste à ces formules toutes faites qu'une discussion théorique, étendue à l'échelle internationale, permettrait seule de dépasser. Ceci dit, il n'en reste pas moins que le Défenseur des Conseils Ouvriers suit une ligne de pensée correcte et saine. Il ne donne pas dans ce panneau de l'antifascisme, en tant qu'idéologie impérialiste, qui fait pleurer les trotskystes et bien d'autres, sur les cadavres des antartés de Markos, ou ouvrier de l'étendard progressiste ceux des tueurs "juifs" de Galilée.

Les appréciations brièvement esquissées ci-dessus prendront leur plein sens à la lecture des "Cinq Thèses marxistes" parues en Mai 47 dans le Défenseur des Conseils Ouvriers. Ces thèses ont été rédigées par Anton Pannekoek, l'un des membres les plus représentatifs et au nom des communistes de Conseils en Hollande. Anton Pannekoek milite depuis longtemps dans le mouvement ouvrier. Exclu de la Social-démocratie hollandaise il fonda en 1909 le journal De Tribune. Sa polémique de 1912 avec Kautsky à propos du rôle de la révolution prolétarienne vis-à-vis de l'Etat est restée justement fameuse; Lénine, rappelons-le, en fait mention dans son ouvrage sur "L'Etat et la Révolution". Vers cette époque, Pannekoek prit position contre Rosa Luxembourg à propos de la théorie formulée par elle de l'accumulation du capital; il conclut pour sa part à l'inexistence. Il adhéra quelques temps à la 3ème Internationale, sans renoncer à ses positions antérieures, ce qui lui valut la léniniste argumentation que l'on sait dans "La maladie infantile du communisme". Il a publié un ouvrage sur la philosophie de Lénine dont une traduction en français a paru ici même, et le Défenseur des Conseils Ouvriers publie de lui actuellement un ouvrage sur les Conseils Ouvriers. Ces quelques rappels biographiques afin de mieux situer Anton Pannekoek et le courant communiste de Conseils dont il est l'un des porte-paroles autorisés. Voici, quant à l'essentiel, traduction de ses 5 thèses :

I - Depuis un siècle en croissance, le capitalisme a considérablement accru son pouvoir, non seulement en s'élargissant à la terre entière, mais encore par son développement au travers de formes nouvelles... Le développement du capitalisme conduit à la concentration du pouvoir sur les branches principales de la production dans les mains des grands trusts monopoleurs. ils sont en

étroit contact avec le Pouvoir d'Etat et le dominant... Dans le même temps, se fait jour, dans la plupart des pays, une tendance montante à utiliser le pouvoir organisé de l'Etat aux fins de concentrer en ses mains la direction des industries-clés, début de l'économie planifiée.

II - Le Socialisme qui passe pour le but du combat ouvrier, c'est l'organisation de la production par le Gouvernement. Il signifie le socialisme d'Etat, la direction de la production par des fonctionnaires d'Etat... Le socialisme fut proclamé le but de la classe quand, à son premier éveil, elle se trouvait sans pouvoir, incapable de conquérir par elle-même la direction des entreprises et recherchant la protection de l'Etat contre la classe capitaliste au moyen de réformes sociales (Social-Démocratie, Labour-Party)... par l'abolition d'ignominies criantes en comblant des retards du capitalisme, en introduisant une direction étatique préservant sous garantie d'Etat les profits capitalistes, il (le gouvernement travailliste de G.B) renforce la domination capitaliste et perpétue l'exploitation des travailleurs.

III - Le but de la classe ouvrière c'est la libération de son exploitation. Ce but n'est pas atteint et ne saurait être atteint par une nouvelle classe dirigeante se substituant à la bourgeoisie. Il ne peut être réalisé que par les travailleurs maîtres eux-mêmes de la production. Les Conseils Ouvriers sont le moyen de cette réalisation (nous reviendrons sur cette question en temps utile c'est à dire après la complète parution de l'ouvrage de Penneckock)

IV - Dans la période actuelle les partis politiques ont 2 fonctions : a) ils aspirent au pouvoir politique, à la domination de l'Etat afin d'en prendre la direction dans leur propres mains et d'user de ce pouvoir afin de mettre en pratique leur programme -

b) ils doivent à cette fin amener les masses travailleuses à leur programme : soit en la clarifiant par des explications adéquates, soit, en essayant tout simplement de faire de ces mêmes masses et au moyen de leur propagande un troupeau de suiveurs.

Un parti politique ne peut pas apporter la liberté; mais, vainqueur il amènera seulement de nouvelles formes d'asservissement. Les travailleurs ne peuvent conquérir leur liberté que par leur propre action organisée, en prenant leur sort dans leurs propres mains, y vouant l'exercice de toutes leurs facultés, et en dirigeant et organisant leur combat et leur travail et même au moyen de leurs Conseils.

Aux partis incombe alors leur deuxième fonction qui est de propager la connaissance et le savoir d'étudier, discuter et formuler les idées sociales et d'éduquer par leur propagande la pensée des masses. Les Conseils d'Ouvriers sont l'organe de l'action pratique et du combat de la classe ouvrière, aux partis revient la tâche d'en construire le pouvoir intellectuel. Leurs travaux forment une part indispensable dans l'auto-émancipation de la classe ouvrière.

V - La forme la plus puissante du combat contre la classe capitaliste, c'est la grève. Les grèves sont toujours nécessaires contre la tendance des capitalistes à accroître leurs profits en abaissant les salaires et d'accroître les heures ou l'intensité du travail. Les syndicats sont devenus un instrument de médiation entre capitalistes et ouvriers. Leurs dirigeants aspirent à se faire reconnaître une part dans l'appareil de direction du capital et de l'Etat... Dans ces conditions le combat de la classe ouvrière prend la forme de grèves sauvages. Ces grèves sont spontanées, massives, brisant tous les cadres. Elles sont des actions directes dans lesquelles les travailleurs prennent entièrement le combat en mains, abandonnant les syndicats et leurs dirigeants. L'organisation du combat est faite par les comités de grève, par les délégués des grévistes et choisis par eux... Les grèves sauvages représentent aujourd'hui la seule et véritable lutte de classe des ouvriers contre le capital.

Dès 1912, au cours d'une controverse avec Pannecock, Gustave Eekstein soulignait dans un article des "NEUEZEIT" l'étroite parenté existant entre les conceptions politiques de l'anarcho-syndicalisme ET celles du penseur marxiste de Hollande. Tout autant que du marxisme les "Cinq thèses" ne pourraient-elles pas se réclamer de l'anarchisme ? A ce dernier propos Pannecock (le Défenseur... Mai 1948) écrit : "La notion de la liberté a son origine dans la condition des classes moyennes à l'intérieur du capitalisme naissant. La liberté du commerce ou d'entreprise ne peut suffire à la classe ouvrière : le problème à résoudre par les travailleurs, et leur but, est de combiner la liberté et l'organisation... La liberté, en tant que contenu principal de l'enseignement anarchiste peut éveiller aujourd'hui de fortes sympathies; mais c'est là une part seulement, et pas même fondamentale de l'objectif suprême de la classe ouvrière, qui est sa détermination par elle-même au moyen de son organisation en Conseils. Dans le période présente, il semble, à l'intérieur de l'anarchisme, voir se dessiner un certain rapprochement vers l'idée de Conseils Ouvriers... Mais la vieille doctrine anarchiste est trop étroite pour la lutte de classe prolétarienne d'aujourd'hui."

Ces réserves faites, elles sont de taille, le Défenseur des Conseils Ouvriers affirme la nécessité d'une unité de classe ouvrière dans la pratique, "nous avons, dit-il, ce même objectif qui est de renverser révolutionnairement la notion de propriété en tant que base de la société..." Le Défenseur... accorde d'ailleurs un large écho à la vieille centrale anarcho-syndicaliste, les Ouvriers Industriels du Monde (IWW). Les mots d'ordre essentiels de cette organisation sont, à bien peu près, ceux qu'elle mettait en avant il y a 25 ans : la journée de 4 heures, (afin, paraît-il, de lutter contre le chômage); l'abolition de la condition salariée; un nouvel ordre social basé sur l'administration scientifique de l'Industrie; L'on sait que les anarcho-syndicalistes préconisent la grève générale mondiale." Les ouvriers d'un pays, poussés soit par leur propre résolution, soit par une crise déclancheront une grève générale qui sera le début de la révolution. Avec le concours

des syndicats et des Conseils d'Ouvriers indépendamment de tous les partis politiques (y compris le mouvement anarchiste) les ouvriers procéderont sans tarder à l'expropriation des capitalistes et en feront une propriété sociale. Ces vues sont donc, dans leurs lignes générales, communes aux théoriciens de l'anarcho-syndicalisme et du communisme de Conseils. Notons cependant que les IWW ont, comme tout anarchiste qui se respecte, une prédilection pour la mythologie naïve "des grands jours qui viennent"; mythologie; que la méthode marxiste du Défenseur des Conseils Ouvriers l'empêche souvent de partager.

Devant l'approche d'une guerre mondiale le Défenseur ne se veut pas neutre. Mais force est de remarquer un certain recours à la susdite mythologie. Aux ouvriers le Défenseur (JUIN 47) recommande : d'obliger le Labour-Party (depuis longtemps au pouvoir en Australie) à servir la classe ouvrière; d'adresser par là un message de classe aux ouvriers de Russie leur demandant d'agir dans ce même sens; de s'opposer à la 3ème et plus destructive des guerres mondiales. C'est là nourrir les plus funestes illusions sur la force réelle du mouvement ouvrier d'aujourd'hui. A juste titre cependant le Défenseur dénonce "l'agitation menée autour du Contrôle ouvrier sur les entreprises d'Etat" et affirme qu'il tient un tel contrôle "pour une extrême impossibilité". Le Défenseur des Conseils Ouvriers a de plus, et souventes fois, dénoncé la politique antagoniste du Labour-Party et des staliniciens comme une phase de la lutte entre les USA et la Russie pour le gouvernement mondial. Affirmé en conséquence, à propos ainsi d'une grève de cheminotx dans le Queensland, que "les travailleurs doivent prendre en charge leur propre combat". Cela est juste et clairement pensé, mais n'est-ce pas précisément l'un des rôles de classe de Labour-Party, du stalinisme, du syndicalisme mondiaux que d'empêcher cette prise en charge du combat ouvrier par les travailleurs eux-mêmes? Et ce combat ouvrier ne devient-il pas pour le Labour-Party australien un moyen dans sa lutte pour arracher leur direction de l'exploitation du travail aux formes périmées du capitalisme? Le Futur de la Révolution Proletarienne ne peut passer par des grèves, affectant même et le cas échéant des aspects "sauvages", mais qui à l'étape actuelle de la lutte de classe sont rapidement accaparées par l'un ou l'autre des courants prétendument ouvriers, expressions politiques du Capitalisme d'Etat. Ce Futur est directement lié à la prise de conscience du Proletariat par lui-même, en tant que luttant pour son émancipation de l'exploitation capitaliste et pour une Humanité humaine enfin (pour plus ample discussion à ce sujet, on voudra bien se reporter au rapport sur "la nature et la fonction du parti politique du Proletariat, publié dans notre dernier numéro)

Le journal révolutionnaire de Melbourne n'est pas seulement le défenseur de l'idée des conseils ouvriers, c'est aussi un "International Digest". Cette remarquable chronique y est tenue par K. J. Kennafock. Avec une rare honnêteté intellectuelle, ce camarade rend compte périodiquement de diverses publications révolutionnaires - se donnant pour telles - d'Europe et d'Amérique. Parmi les publications de langue française Kennafock reçoit et a ainsi analysé ou traduit des articles parus dans "le Libertaire" et "la Révolution Proletarienne", dans "l'Internationaliste" organe de la Fraction Belge de la Gauche Communiste. Notre bulletin a, par lui, été cité à plusieurs reprises, en particulier dans le numéro de juillet-août 1948, dernier en date de ceux que j'ai sous les yeux.

Ce même numéro contient en outre d'intéressantes notes sur des questions d'actualités et du militarisme, notes rédigées par J.A. Dawson. On y trouve aussi une "Interprétation de la Commune" oeuvre de Lain Diez de Santiago de Chili. Cette "interprétation" est traduite et précédée d'une lettre de Karl Korsch. Ce dernier pense "qu'en dépit d'évidentes insuffisances, cet article approche certaines questions importantes. Et cela de manière qui pourrait bien intéresser des gens qui ne sont pas encore franchis de la légende de Marx-Lénine-Trotsky..." C'est l'occasion peut-être de rappeler qui fut et est Karl Korsch, il en vaut je crois, la peine. Après avoir été membre oppositionnel de la Fabian Society anglaise (groupe socialiste d'études théoriques), puis pendant la première guerre mondiale du Parti Social Démocrate Indépendant d'Allemagne, Korsch adhère à ce qu'il appelle aujourd'hui le Parti de Lénine (sa section allemande). Il s'y situe très à gauche ce qui lui valut en 1923 et avec Maslov et Ruth Fischer notamment, de remplacer à la direction du Parti l'écile de Talheimer et Brandler. Il préconisait alors l'abandon des syndicats, l'action directe, combattait le front unique avec la Social-Démocratie pour-rissante, s'opposait aux injections catégoriques du C.E. de la 3^{ème} Intern : cela dura peu bien sur et Korsch désormais calssé "ultra-gauche" retourna à l'opposition. Il fut compris dans la charrette d'exclusion de 1926. Depuis cette date K. Korsch a défendu ces points de vue dans différentes revues. Il estimait, et estime apparemment encore que le marxisme s'était en Russie transformé d'expression théorique du mouvement prolétarien et révolutionnaire, en idéologie prétendant socialiste d'une classe exploitée capitaliste ; selon lui cette transformation était sensible en Russie dès avant Lénine. Actuellement dit-il il prépare des études où seront retracés les résultats finaux de "l'ère marxiste" du mouvement ouvrier. Cette période est, par lui, divisée en deux : a) avant, pendant, et après 1848 - b) pendant la période de l'AIT.

Pendant cette dernière écrivait Korsch, il y a plus de 150 ans, "Marx accordait à l'action économique syndicale et autres expressions des intérêts immédiats et spécifiques de la classe ouvrière, une importance beaucoup plus grande que dans les périodes précédentes." Mais revenons à Lain Diez, à son Interprétation de la Commune dont ci-dessous compte-rendu analytique.

Lain Diez rappelle que les ruines de 1871 émergent un mythe ouvrier de l'optimisme révolutionnaire pendant trois quart de siècle.

Puis affirme que rien de tel n'est issu de la deuxième guerre mondiale. Ayant ainsi légitimé son propos : reconnaître au travers les interprétations schématiques, la figure de la Commune, il entre dans le vif du sujet.

La première Internationale était divisée en deux camps : celui de Marx et celui de Bakounine. L'un et l'autre embrassèrent la cause de la Commune, reconnurent l'importance de ce mouvement. Bakounine voyait dans la Commune un mouvement s'orientant vers ses propres conceptions d'anarchisme fédéralistes. "Je m'en déclare, dit-il, car, plus que tout elle fut de l'Etat une négation et exhaustive." et éluant en elle l'embryon d'un système fédéraliste, il ajoutait que "l'ordre social futur ne sera établi... qu'au travers de la libre association et fédération des ouvriers ; d'abord en associations, puis en communauté, en districts, en nations, puis enfin dans une fédération internationale et universelle." On reconnaît là l'idéal de Proudhon. Mais Bakounine l'a complété en fonction du développement révolutionnaire. Il assurait que la logique des événements obligeait les leaders démocrates et jacobins à s'adapter au programme de la minorité socialiste, et les convertissait inconsciemment en socialistes. Pour Kopotkine "la révolution de 1871... jaillit spontanément des masses, et c'est dans les grandes masses du peuple qu'elle trouvait ses défenseurs, ses héros, ses martyrs... L'indépendance communale fut seulement un moyen pour le peuple de Paris, la révolution sociale était son but."

Les anarchistes furent très surpris et ne comprirent pas que Marx défendit la Commune, la dépeignant comme une révolution prolétarienne et sociale. A leur sens, la Commune signifiait la négation des positions de Marx et Bakounine alla jusqu'à l'exuser de profiter de l'enthousiasme que les combats parisiens avaient suscités dans le prolétariat. Et James Guillaume, odieux et chauvin colonisateur de Marx, écrivait ; "La Commune, ce fut une protestation de l'idée fédéraliste n'ayant rien de commun avec l'Etat socialiste ou "Volkstaat" que les sociaux démocrates marxistes ont inscrit sur leurs bannières." Erreur singulière pour le moins, puisque le programme des sociaux-démocrates n'était pas marxiste. Et que celui adopté au Congrès de Gotha fut sévèrement critiqué par Marx. Et Lénine de citer cette critique du programme de Gotha en ce qu'elle exprime d'une opposition irréductible aux interventions de l'Etat, cela en quelque domaine que ce soit.

Dans l'autre camp Engels, lui aussi, fit preuve d'un étrange incompréhension de la position anarchiste. Selon lui en effet, prouhonnien et Blanquiste "firant l'opposé de ce que décrivaient les doctrines de leurs écoles."

La singulière mauvaise foi avec laquelle les uns et les autres confrontaient les actes de leur adversaire avec ses théories, provient d'une fausse estimation dans l'importance les doctrines d'une part et de la pratique révolutionnaire l'autre part. C'est devenu une habitude que de répéter avec Trotsky : "c'est le programme qui fait le Parti et non l'inverse." Ainsi on accorde à la théorie une place prédominante, faisant fi de la volonté des masses, de leur action

spontanée. C'est ainsi que Lénine pût affirmer que "la classe ouvrière, abandonnée à elle-même, ne peut pas dépasser le niveau trade-unioniste en d'autres termes celui du réformisme pur et simple. A cela, Rosa Luxemburg répondit par sa théorie des mouvements spontanés de la classe ouvrière comme condition fondamentale du succès du combat révolutionnaire.

Diez citant ensuite des extraits d'un article de Kantsky, par Lénine cité dans "Que faire" (éditions Sociales, Paris 1947, page 41) associe ensuite le point de vue du "rénégat" Kantsky à celui de Lénine et prétend que cette identité de vue, sur ce point précis, a plus d'importance que les différences de "second ordre" à propos de la plus ou moins grande proportion de démocratie ou de dictature prolétarienne de la plus ou moins grande dose de terrorisme qui constitue le pivot de la polémique de Lénine et Trotsky contre Kantsky et qui, à l'entendre, ne servent qu'à masquer le véritable problème. Le secret d'une théorie poursuit Diez, après s'en être référé à Pannekoek, est dans sa capacité d'interpréter et d'exprimer la lutte d'une classe pour son émancipation. C'est le motif pour lequel Marx a adopté son communisme idéal au communisme réel qui tentait de s'affirmer dans le Paris de 1871, et ne représentait qu'un certain stade du développement du Prolétariat français, développement à l'origine duquel se trouve les sections de la Commune de 1791 à 1793.

Lénine soutenait lui, une conception dualiste selon laquelle le mouvement ouvrier et son idéologie coexistaient et évoluaient parallèlement. Ce dualisme dérivait d'une part de sa conception pessimiste de la capacité créatrice du prolétariat, et d'autre part de sa conception autoritaire et ultra-centraliste de l'organisation. De cette dernière conception Trotsky pouvait écrire : "Les cadres du parti se substituent au parti, le comité central aux cadres et le dictateur au comité central." L'évolution de "l'Etat Ouvrier" a reproduit ces schémas de Trotsky, la nouvelle forme de gouvernement n'étant rien de plus que le parti transformé en Etat. Il est vrai que les circonstances historiques ont joué un rôle dans cette dégénérescence conduisant à un régime de Capitalisme d'Etat dictatorial. Ces circonstances (l'isolement et l'Etat arriéré de la Russie) ne sont malgré tout que des facteurs conditionnels qui peuvent retarder, accélérer ou dévier un mouvement d'une certaine ~~est~~. En fin de compte le facteur décisif reste celui de la volonté du parti qui assume la responsabilité historique du mouvement. Opposer la saine théorie du bolchévisme "avant" le coup d'Octobre à la pratique despotique "d'après", avec son élimination du soviétisme comme facteur politique déterminant, revient à tomber dans une nouvelle mystification sociale, laquelle est une formidable entrave aux efforts de la classe ouvrière.

Trotsky a concentré son attention non sur les principes révolutionnaires mais sur ces facteurs de conditionnement du développement de l'U.R.S.S, les détails de la structure économique, d'un mot, sur la forme et non sur l'essence. Pour cette dissociation de la forme et de l'essence, par son idéalisation du parti bolchévick Trotsky est un remarquable exemple du complexe de "l'avant" et de "l'après". Malgré de profondes divergences avec Lénine, il se pose

La question d'adhérer au bolchevisme comme une question de vie ou de mort politique. Par "réalisme" il devint un grand agitateur, mais là se trouve le secret de son impuissance future. Diez de rappeler une maxime de Goethe : "Un premier pas nous laisse libre, un second fait de nous des esclaves."

La Commune de Paris est devenue le thème favori de tous ceux qui étudient le passé en fonction de leurs préoccupations présentes. C'est ainsi que Lénine et Trotsky, attachés aux normes de l'éducation marxiste, y ont consacré de nombreuses pages. Mais ils l'ont fait dans l'intention d'exalter la Révolution russe victorieuse en lui opposant les faiblesses de la Commune. Ils n'ont fait que projeter les problèmes qu'ils avaient eux-mêmes à affronter dans le cadre du Paris de 1871. Trotsky, en particulier, trouve dans le manque d'un solide terrorisme l'une des principales causes de la défaite du prolétariat parisien (Lain Diez falsifie là, dans l'intérêt de sa démonstration, la pensée de Trotsky).

L'appréciation portée sur la Commune, par les fondateurs du socialisme scientifique, pose naturellement le problème de l'évaluation de la révolution espagnole. Les socialistes se réclament du mouvement des Conseils Ouvriers, et qui représentent aujourd'hui la plus authentique forme de la pensée marxiste, avait certes raison de sympathiser avec elle, de l'admirer. A côté d'erreurs politiques, il est incontestable que la collectivisation appliquée par le FAI et la CNT dans l'Espagne de 1937, sont bien plus dans la tradition de la Commune que la pratique bolchevique d'un socialisme autoritaire et centralisé. Cette pratique qui n'a réussi qu'à créer un terrain convenable à la dégénérescence bureaucratique. La défaite finale provoquée par la trahison des pouvoirs "démocratiques" et les chantages de Staline, ne saurait cacher le fait que le succès de cette tentative de collectivisme a rendu possible la résistance des armées loyales (gouvernementales) pendant deux ans et face à un ennemi supérieurement armé.

La révolution espagnole fut une victoire socialiste qui changea en défaite militaire, au contraire de la Révolution russe victoire militaire qui changea en défaite socialiste. Pourtant le legs de la Révolution catalane est positif. Elle a démontré la supériorité de l'initiative ouvrière, de son organisation de classe, dans la résolution des problèmes de production et de distribution communistes. Et Diez de paraphraser, au profit de la "Commune de Catalogne" Engels qui disait : "Vous voulez savoir ce que signifie la dictature du Prolétariat ? Voyez donc la Commune de Paris. C'est cela la Dictature du Prolétariat..."

L'essai "d'Interprétation de la Commune" de Lain Diez mérite les plus sévères appréciations. Bien plus que Lénine et Trotsky qui eux étaient des hommes dans l'Histoire, des partisans, Lain Diez a projeté les conceptions de l'anarchisme défailant sur la Commune de Paris et sur la Révolution d'Octobre. Il l'a fait non seulement avec d'évidentes insuffisances, comme dit Karl Korsch, mais enfermé dans des bouquins, loin, très loin, de l'histoire réelle du mouvement révolutionnaire. Chacune, ou presque, de ses assertions appelle une mise au point critique. Lain Diez, cependant, a cette qualité d'exprimer, au moins jusqu'à nouvel informé, la pensée du Défenseur des Conseil Ouvriers sur le grand nombre de problèmes complexes, parfois à débattre encore, soulevé par une interprétation de l'insurrection parisienne de 1871, sur le mouvement révolutionnaire ultérieur, qui, en toutes manières, en a porté la marque. A ce titre elle méritait sa place de cet aperçu de la pensée révolutionnaire en Australie. Discuter à fond celle de Diez n'était pas mon propos.

COUSIN

A PROPOS DE LA REVUE INTERNATIONALE

Le camarade Marc a donné dans le numéro précédent du Bulletin une interprétation du cas de la REVUE INTERNATIONALE que je ne pense pas satisfaisante. Et ce faisant il a éclipsé un aspect des mouvements de la gauche bourgeoise qui, dans ses limites naturellement, a quand même une certaine importance pour les courants révolutionnaires.

L'analyse du camarade Marc tenait en 2 points :

1°- La R.I. était une tentative provenant d'intellectuels isolés "à prétention marxiste venant en majeure partie du trotskysme et souffrant du mal de devenir des théoriciens révolutionnaires du prolétariat."

2°- Elle est morte un beau jour (c'était fatal), l'essentiel de ses forces s'étant divisé en deux groupes que nous "trouvons" respectivement aujourd'hui dans le PSU et le RDR, apportant la preuve que "la théorie révolutionnaire du prolétariat exige pour son élaboration un milieu révolutionnaire, un groupe, une revue révolutionnaire."

Cet argument repose sur des faits inexacts et il masque la vraie question : la R.I. fut menée par d'authentiques militants politiques, liés à l'opposition de gauche puis au trotskysme bien longtemps avant la guerre, et qui loin de rejoindre le PSU et le RDR contribuèrent directement à leur fondation, accédant du même

coup au contrôle de "Libération" et de "Franc-Tireur", c'est-à-dire dans ce dernier cas du journal ayant en France le plus fort tirage comme quotidien ! Nous sommes donc assez loin de la version présentée.

L'amateurisme velléitaire d'intellectuels auquel le camarade Marc fait allusion pour son explication est donc hors de question. Je crains qu'avec cette formule le camarade ne reproduise là un vieux stéréotype sur les "intellectuels" introduit depuis la Troisième Internationale et sa dégénérescence, et qui permet d'expliquer tous les malheurs comme en d'autres circonstances celui sur les "petits-bourgeois".

En fait la valeur du cas de la R.I. est celui-ci. Il s'agit, comme j'ai dit, de cadres trotskystes organiques et responsables, de l'avant-guerre et bien connus comme tels, qui tout-à-fait consciemment trouvèrent dans la Revue un tremplin pour leur évolution actuelle. La période où elle fut publiée (1945-1947) est une période de regroupement, une transition entre la fin de la deuxième guerre mondiale et la scission des deux blocs en vue de la troisième. C'est en même temps, avec les nationalisations européennes, la période de condensation du capitalisme d'Etat sur l'ancien continent. Dans ce cadre la Quatrième Internationale passe, dans une logique inscrite dès son origine, de la situation de courant opportuniste certes mais néanmoins lié pour une part à la révolution (le Trotskysme a été à une époque un courant révolutionnaire), à celle de partie intégrante de l'ordre capitaliste. Staliniste de gauche par essence, le Trotskysme, il y a dix ans, faisait, sur cette position, figure d'avant-garde quand pour nous tous l'URSS était "Etat ouvrier dégénéré", alors qu'aujourd'hui resté toujours stalinisme de gauche - il se révèle courant contre-révolutionnaire par rapport à une Russie reconnue pour capitaliste d'Etat. Cela correspond à deux étapes de l'évolution sociale, de la lutte des classes et de la conscience politique, mais on ne peut faire marcher l'histoire en arrière même pour l'interpréter.

En conséquence, cette période, ouverte avec la guerre, voit une bureaucratie trotskyste se dégager dans le cadre du capitalisme d'Etat. Elle s'intègre en même temps à la bureaucratie politique du régime. L'aventure de la R.I. est un des aspects de l'intégration organique de la Quatrième Internationale à la bureaucratie. Que sont Naville, Rousset, Resenthal, etc...? Des bureaucrates trotskystes authentiques et diplômés qui trouvent leur voie et leur ascension (qui est réelle par rapport au cadre bourgeois) en rompant avec le cadre de la Quatrième Internationale et forment une "droite" qui retourne pour paraphraser un langage freudien à son placenta politique. Ces bureaucrates restent collés soit au socialisme, soit au stalinisme de gauche tels qu'ils se présentent aujourd'hui, c'est à dire à des courants dont, sur une toute autre base jadis, naquit fonctionnellement le Trotskysme. Mais à la suite de cela certains d'entre eux sont, par une réputation récente, sur l'avant-scène de la vie bourgeoise. On dira : c'est secondaire par

rapport au gaullisme, au stalinisme et au reste. Oui. Mais encore cela mérite-t-il d'être expliqué, et de l'être correctement.

Les incoréhences et confusions théoriques de la R.I. pendant toute sa parution, loin de tenir à des incartades de plaisantins, étaient donc d'une absolue nécessité et correspondaient aux besoins spécifiques d'un courant de la bureaucratie capitaliste. C'était, si l'on peut dire une confusion "confusionniste" (agissante) par opposition à une confusion en soi. L'affaire des "intellectuels" n'a donc rien à voir là-dedans. Justement si cela avait été le cas, d'une part la fin aurait été tout autre, et de l'autre, au contraire de ce qu'avance le camarade Marc, il aurait peut-être existé une possibilité pour que l'expérience conduise les hommes qui la menaient à la révolution. Des intellectuels à tendance révolutionnaire par opposition à des bureaucrates trotskystes, eussent sans doute posé des problèmes, soulevé des questions, examiné toutes choses sans mettre de frein ni à leurs horizons ni à leur pensée. Ils auraient recherché le courant révolutionnaire, ou du moins eussent remis en question un certain nombre de points en rapport avec la connaissance conduisant à retrouver le courant malgré soi. Une honnêteté délibérée d'examen aurait amené les noyaux révolutionnaires à prendre à leur tour une part à leur effort, sans doute pas par la contribution directe, bien entendu, mais par la critique. Mais la critique n'est-elle pas la seule forme possible de la contribution? Des intellectuels véritables eussent immédiatement réagi, accepté le débat, ouvert leurs colonnes à l'expression libre. Ils eussent évolué, au moins un certain nombre d'entre eux. La crise de la R.I. se serait alors produite et liquidée en clair, et ainsi eut sensibilisé ceux qui suivaient la Revue sur des problèmes touchant effectivement la révolution. La mort de la R.I. eut signifié un progrès, alors que comme elle s'est produite, elle a exprimé un recul.

Pourquoi cette possibilité? Parce que des intellectuels sortis de l'ornière des préoccupations de bureaucrates en voie de réorientation eussent pris les problèmes par le fond. J'entends sous leur angle le plus général, le plus philosophique. La Revue masquait son maquignonage bureaucratique sous le couvert d'une préoccupation "culturelle". Fort bien. Dans l'éventualité que nous examinons cela eut été authentique. Alors au lieu du scientisme, du mécanisme, du matérialisme, de la superstition statistique et apologétique de la R.I. on aurait pu connaître une vraie remise en question des connaissances à leur niveau actuel, une orientation située en fonction du doute méthodique. Contrairement à ce que croient ceux pour qui le combat du prolétariat se limite à l'usine, la révolution, événement qui s'applique à la société dans son ensemble, passe aussi par là. Ceal ne veut pas dire qu'une telle entreprise aurait eu, en soi, une portée révolutionnaire. Non, évidemment. Mais cela pouvait permettre à ces intellectuels de gagner petit à petit le courant et peut-être de l'alimenter ensuite pour une part.

Que cette manière de voir soit en principe juste c'est que le camarade Marc qui officiellement la repousse, l'admet implicitement. Il estime qu'un des éléments dirigeants de la Revue a su, à l'encontre des autres, trouver la voie révolutionnaire. Mais pourquoi lui? est-ce par hasard? C'était précisément le seul (ou presque) qui représentat un élément "intellectuel" comme l'entend le camarade Marc c'est à dire sans aucun lien avec la bureaucratie trotskyste et qui, avant la fondation proprement dite de la Revue, c'est à dire avant qu'elle ne tombât entre les mains d'une clique bureaucratique, l'avait conçue comme un moyen d'ouverture vers le courant révolutionnaire. Sa responsabilité sur ce point précis (et elle existe), est de n'avoir pas, bien qu'aussitôt conscient d'une situation orientée à l'inverse de ses propres aspirations, réalisé assez vite toute sa portée et sa signification, et de n'avoir rompu que plus tard.

Par contre ce qui est vrai c'est qu'en pratique, l'expérience l'a montré, une Revue de recherches philosophiques ouverte vers la révolution était impossible, utopique. Là, l'analyse du camarade Marc parée faussement, reprend pourtant toute sa valeur car ce sont les possibilités qui comptent non les volontés. Mais ici aussi il faut dire pourquoi.

Si en vérité une telle Revue était utopique ce n'est nullement parce qu'il se serait agi d'une Revue sans lien avec tel noyau ouvrier révolutionnaire. Ce serait de l'enfantillage de le croire et ce n'est certes pas la pensée profonde du camarade Marc; ce serait reproduire la formule sacrée sur les "intellectuels". Ce qui compte en effet ici c'est le courant, l'orientation, l'appartenance idéologique. Rien ne garantit la position de classe des intellectuels révolutionnaires. C'est vrai. Mais c'est la même chose pour les ouvriers. Le mythe de "l'instinct" de classe de ceux-ci, mythe mécano-vitaliste est quelque peu dégonflé depuis que des dizaines de millions d'ouvriers staliniens en Europe combattent pour la classe ennemie, rejetant la poignée de révolutionnaires qui subsiste et restant immobiles lorsqu'on les terrorise. La question est que les intellectuels bourgeois tendent à devenir aujourd'hui à un titre ou à un autre des bureaucrates politiques. Cela est nouveau, et exclut qu'en général la lutte philosophique puisse aisément restée sur son propre terrain. Mais c'est tout autre chose que ce qu'avancait le camarade Marc a propos de la R.I.

La R.I. illustre en effet pour sa part cette situation. Si nous admettons que l'essentiel de son équipe dirigeante fait partie d'un courant bureaucratique, nous devons la considérer ipso-facto comme composée de bureaucrates et d'intellectuels bourgeois simultanément. Mais c'est répéter que l'intellectuel bourgeois est aujourd'hui quasi nécessairement bureaucrate politique. Dans la mesure où c'est vrai ce ne l'est que pour aujourd'hui. Des Roussets, des Sartre, des Aragon etc... participent à des appareils de parti bourgeois bureaucratiques. Mais hier ce n'était pas le cas des Zola, des Proust, des Gide et de tant d'autres

ne qui se pavanaient pas dans l'appareil des partis bourgeois-libéraux dominant la politique et la période précédant celle du capitalisme d'Etat commença à cristalliser, c'est-à-dire que la pensée s'administra aujourd'hui comme hier les P.T.T. ou le parti radical socialiste ce qui consacre la décadence de la culture. C'est un aspect - grave pour nous révolutionnaires - de la décadence bourgeoise, car nous avons besoin de la culture bourgeoise pour la révolution.

Dans ces conditions il était impossible que la REVUE INTERNATIONALE ou tout autre Revue puisse être en 1945 autre chose que ce qu'elle fut : le tremplin d'une clique bureaucratique. La situation excluait qu'il exista dans la société française d'alors - c'est donc encore plus vrai aujourd'hui - des hommes suffisants en nombre et en talent pour animer une Revue qui puisse sortir du climat bureaucratique. Ce manque était le produit déterminé de la situation, son expression. Il manquait le public, qui ne fut vaste relativement autour de la R.I. (c'était la seconde Revue française de ce type après les Temps modernes de Sartre) que parce qu'en lui offrit une substance qui satisfaisait son attente de bureaucratisme.

Reste la question du niveau culturel de la R.I.. Je crois le camarade Marc à côté de la question quand il juge que cette Revue eut pendant un temps, pour les problèmes généraux, "un certain niveau et un intérêt indéniable!" En vérité, sur le plan intellectuel, ce fut une des meilleures réalisations pour son temps, et même pour toute une période. Voilà ce qui doit être dit d'abord. Seulement comme elle ne sut en définitive, et en dehors d'études isolées qui présentaient un intérêt par elles-mêmes, qu'agiter le mécanisme Pavlovien, le surréalisme menopause et la scholastique économique-politique, le tout assaisonné de demi-mots, allusions, de détours et de dissimulation philosophique, il reste à se demander pourquoi la Revue marqua malgré tout. C'est sans doute que les entreprises littéraires ou philosophiques de quelque niveau qu'elles soient ont leur rapport avec l'histoire. "Chaque époque historique" a dit Marx "a besoin de grands hommes quand elle ne les a pas elle les invente." Chaque époque a aussi besoin de ses moyens d'expression culturels, Revue ou autres. Elle les invente aussi lorsqu'elle ne les a pas.

MOREL

P.S. Le camarade Marc indique plus loin en commentaire à cet article, qu'aussi valable que soit mon analyse il n'en reste pas moins que les éléments animateurs de la R.I. étaient un groupe d'intellectuels, et qu'à ce titre ils représentaient une variété particulière de bureaucrates trotskystes, ce qui explique le caractère spécifique de leur évolution. Je souscris absolument. La bureaucratie trotskyste dans son ensemble n'a pas suivi les mêmes voies que la

clique R.I. Une partie essentielle maintient la quatrième Internatio-

nale comme telle, s'intégrant au capitalisme d'Etat par d'autres voies. Seuls des intellectuels pouvaient finir comme l'équipe de la RI. Conçue sous cette forme, l'analyse du camarade Marc est absolument correcte.

J'indique qu'aux Etats Unis, l'intégration des intellectuels trotskistes au Capitalisme est faite depuis longtemps (elle a commencé avant la guerre). Il ne reste plus dans le mouvement, que la bureaucratie d'extraction petite bourgeoise et ouvrière. Son intégration, qui avec le système du double parti ne se trouve pas aisément de voie aisément politique, se fait par l'intermédiaire de la bureaucratie syndicale. C'est bien la preuve que le cas spécial de la RI. n'a aucune portée générale. Il est spécial à un groupe français particulier.

Morel.

LE PROBLEME DU SOCIALISME. (suite de la page 44)

Telles sont les conceptions des partis dits prolétariens. Mais les ouvriers sont-ils en fait en opposition avec ces conceptions ? Non. La plupart des ouvriers ne pensent différemment. Et ceci et cela ne peut être autrement. Cela tient à ce que la pratique de la lutte de classe jusqu'à présent s'est faite en général sous la direction des partis (nous parlerons ensuite des syndicats). Dans le passé la lutte des partis se muait en général en lutte pour des lois sociales ou pour un changement de ministre; et la réalisation de ces revendications est une tâche des parlementaires, mais non des ouvriers eux-mêmes.

Paulo (à suivre)

REPONSE A MOREL

J'accepte volontiers les remarques faites par le camarade MOREL dans son article à propos de la REVUE INTERNATIONALE, et cela d'autant plus que je ne vois pas en elle une critique mais plutôt un complément à mon analyse de ce que fut et prétendait être la REVUE INTERNATIONALE.

Il est parfaitement exact que l'équipe de la REVUE INTERNATIONALE était dans sa grande majorité composée d'éléments politiques, vieux militants venus du trotskysme. Je l'avais, je crois, explicitement mentionné dans mon premier article. Si Morel insiste plus particulièrement sur cet aspect, c'est qu'il examine l'évolution de la Revue, en quelque sorte de l'intérieur, et de l'intérieur de l'évolution générale du trotskysme. Ce dernier en tant que courant suit une évolution d'intégration dans le capitalisme d'Etat, et cela le caractérise en entier et par conséquent cette évolution ne peut expliquer en particulier le cas de l'équipe de la REVUE INTERNATIONALE. Ce qui caractérise cette dernière, c'est précisément sa voie, presque son détachement organique du trotskysme, sa prétention, sincère ou non, mais toujours proclamée d'être un centre de la pensée et de la théorie révolutionnaire : un groupement spécifique d'intellectuels. Un tremplin pour des bureaucrates trotskystes en voie d'intégration dans le capitalisme d'Etat, dit Morel. Cela est possible, et même certain pour quelques uns ou pour la majorité de la R. Internationale. Mais Demazière, Parizot et tant d'autres bureaucrates trotskystes, n'avaient eux, pas besoin de ce tremplin pour parcourir le même chemin et se faire une petite place dans le R.D.R. Le fait que la REVUE INTERNATIONALE était un tremplin n'explique pas encore pourquoi elle groupait et s'adressait uniquement à des éléments "intellectuels" et pourquoi elle pouvait abriter, en son sein, pendant deux années, des tendances aussi opposées par ailleurs que les stali-niens et socialistes.

C'est d'ailleurs, en le prenant sous son meilleur jour, en lui accordant les meilleures intentions du monde, sincérité et honnêteté politique que le cas de la REVUE INTERNATIONALE nous offre l'enseignement le plus intéressant : c'est l'impossibilité absolue de faire un travail de recherche et d'élaboration théorique révolutionnaire en dehors d'une délimitation politique préalable franche et publique, en dehors d'une orientation politique consciente, en dehors d'un lien organique avec le travail politique des groupes révolutionnaires.

C'est sous cet angle que nous avons voulu examiner la valeur de l'activité de la REVUE INTERNATIONALE, et d'y insister. Dans la période présente, où le travail révolutionnaire est forcément un travail essentiellement de recherche théorique, nous avons voulu mettre en garde certains militants qui a contre-cœur, peut-être, croient

tout de même faire oeuvre utile en collaborant à toutes sortes de Revues indépendantes et socialisantes.

Si Lénine pouvait dire que "sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire" à notre tour nous pouvons dire pas d'élaboration de théorie révolutionnaire hors de cadres, si réduits soient-ils, d'une activité politique et pratique révolutionnaire.

Ce n'est donc pas un parallèle, ou une opposition entre ouvriérisme et intellectualisme que j'ai voulu établir, ni davantage nécessité pour les "intellectuels" d'être liés à "tel noyau ouvrier révolutionnaire" mais uniquement démontrer que la recherche théorique révolutionnaire ne peut se faire qu'en se situant à l'intérieur du mouvement révolutionnaire et non séparément et extérieur à lui.

Je crains que le camarade MOREL n'ouvre une petite fenêtre sur la possibilité d'existence d'une expression d'indépendance de l'activité culturelle, séparément des tendances de classes. Certes, il nie une telle possibilité dans la période actuelle, mais en se référant à des exemples dans le passé, il semble ne pas l'exclure pour l'avenir.

Une telle élaboration intellectuelle, même sur un plan purement scientifique me semble déjà difficilement réalisable sans qu'elle l'intègre à une orientation générale, mais quand il s'agit des sciences ayant trait à l'homme et à la société, et encore plus spécialement quand il s'agit des problèmes sociaux, alors une telle élaboration purement intellectuelle devient catégoriquement impossible sans se rattacher directement aux idéologies des classes fondamentales de la société. Cela n'est pas exclusivement le fait seulement de la période décadente du capitalisme, mais c'était aussi valable dans sa période descendante. Il faut remonter bien loin dans l'historique de la société capitaliste pour trouver ce genre de milieux intellectuels au sein desquels un travail de différentiation d'orientation de classe est encore en train de se produire. Cette différentiation étant achevée depuis environ un siècle, depuis lors, l'idéologie socialiste et ses fondements théoriques ne s'élaborent qu'au travers des organismes propres du prolétariat, et exclusivement au travers de ceux-ci.

Plus se précise l'opposition des classes et leur formulation idéologique, moins il y a de place à des groupements et à des expressions intellectuelles indifférenciées. L'impossibilité d'existence d'un tel groupement et d'une telle Revue est donc un fait, leur dislocation rapide, inévitable, et cela sans qu'elle puisse jamais être d'un apport positif.

La REVUE INTERNATIONALE a été ce qu'elle a été, c'est à dire un vaste fiasco du point de vue de la pensée révolutionnaire, non parce qu'elle a été dirigée par une clique corrompue de bureaucrates, mais avant tout parce qu'elle voulait se situer sur un terrain qui n'existe plus depuis longtemps, et c'est parce qu'elle voulait se situer sur ce terrain qu'elle ne pouvait servir que de tremplin à des bureaucrates en mal de percer.

Marc.

LE PROBLEME DU SOCIALISME

Les centres décisifs de la révolution.

La classe prolétarienne est très jeune. Dans le numéro précédent nous avons fait quelques remarques sur "l'effondrement du capitalisme". Pour résumer, on peut dire : il y a toujours des effondrements dans les crises économiques mondiales, mais il y a seulement une crise "définitive" quand les ouvriers mettent fin au capitalisme pour s'assurer le pouvoir économique-politique de la société.

Cependant l'effondrement en ce sens ne figure pas encore à l'ordre du jour. Il est sûr que c'est le prolétariat mondial qui a la tâche d'abolir le salariat et d'organiser l'économie sur la base du temps de travail. Mais nous ne pouvons pas oublier que le prolétariat n'est pas encore mûr pour cette tâche.

Cela ne doit pas étonner. Le capitalisme industriel, et par là aussi le prolétariat, sont historiquement très jeunes. Commencée environ en 1800 en Angleterre, l'industrialisation capitaliste s'étendit lentement sur l'Europe. La révolution européenne de 1848 de la jeune bourgeoisie échoua et les classes féodales en Allemagne et en Autriche surent se maintenir. Autrement dit : la bourgeoisie était encore trop faible, il n'y avait pas encore un développement suffisant du capitalisme et cela signifie en même temps que le prolétariat était encore une classe faible. Le développement du capitalisme industriel prend place en Allemagne, France, Hollande ; celui de l'Italie ne date que d'après 1860 ou 1870. Et dès ce temps là le prolétariat se développait, apparaissent dans le mouvement ouvrier, les partis socialistes et les syndicats. C'est aussi en ce temps que les théories socialistes scientifiques étaient formulées.

Changement des centres mondiaux

Jusqu'à 1900 ou 1914 l'Europe constituait le centre du monde, économiquement, politiquement et culturellement. L'Amérique, la Russie, l'Asie existaient géographiquement, mais ces parties du monde avaient très peu d'industrie et par conséquent très peu de prolétariat. Le développement industriel de l'Amérique ne date que d'après 1900 ; celui de la Russie que d'après 1917. C'est pourquoi avant 1914 tous les problèmes socialistes étaient surtout des problèmes européens. Durant ces temps la chute du capitalisme était en premier lieu la

tâche du prolétariat européen. Une révolution prolétarienne en Europe embrasserait pratiquement le capitalisme mondial. La révolution prolétarienne se posait comme un problème des masses de l'Europe.

Mais après la première guerre mondiale et surtout après la deuxième, la situation a fondamentalement changée. Le centre du capitalisme s'est déplacé vers l'Amérique et la Russie. Economiquement l'Europe n'a plus une place dominante et politiquement elle a très peu à dire. Le développement du monde dépend surtout de l'Amérique et de la Russie. Et par là les problèmes du socialisme sont devenus surtout des problèmes du prolétariat russe et américain. Ils maintiennent la position clé de la révolution. Quand il y a des révoltes ou des révolutions en Europe, leur sort est décidé par le prolétariat russe et américain.

Le prolétariat américain

Est-il permis de mettre provisoirement beaucoup d'espoir sur ces prolétariats à l'égard d'une révolution prolétarienne ? Ce n'est pas évident.

Le prolétariat américain est très jeune dans le "plus riche pays du monde". Il ne se soucie pas de "politique", n'objecte pas au "système" et les problèmes des luttes de classe se meuvent au niveau d'un bon salaire pour un bon travail. Il n'existe guère un mouvement socialiste et le système des "deux partis", les démocrates et les républicains, est une expression du mauvais développement de la conscience de classe des ouvriers.

Le manque d'un mouvement et de théories socialistes en Amérique a sa signification. L'homme en général est tout d'abord un être pratique et quand il peut se maintenir par des solutions pratiques, il n'a pas besoin de théories subversives pour l'avenir.

Quand les luttes sont très lourdes et ne mènent pas à des succès, on est conduit à chercher les causes des défaites, le caractère des obstacles. On fait des théories.

En général le travailleur américain trouve toujours des issues avant 1929. L'industrie, se développant très vite, manquait toujours d'ouvriers qualifiés, et le haut degré de rationalisation de production faisait hausser le niveau de vie au-dessus de celui de l'Europe. Certainement les crises ravageaient souvent les bases de l'existence, mais jusqu'à 1929, elles étaient surmontées en relativement peu de temps. De tout cela, "un sens pratique" se formait qui pouvait résoudre beaucoup de problèmes comme "mesures pratiques", sans beaucoup de théories.

Dés maintenant il semble que la situation devient moins avantageuse pour les ouvriers américains. L'économie a besoin de nouveaux territoires d'exploitation, que l'on pense trouver en Asie. Mais une condition impérative en est la "pacification" de l'Asie et il est douteux que cette pacification soit réalisée en un temps court. Tant que l'exploitation de l'Asie n'est pas encore possible, la bourgeoisie doit chercher d'autres solutions pour les difficultés de sa puissante industrie. C'est pourquoi elle se prépare à une solution militaire pour s'assurer la maîtrise du monde entier.

Tout cela conduit à un standard de vie moins haut pour les travailleurs. Les impôts augmentent, les prix ont tendance à augmenter plus vite que les salaires, l'intervention de l'Etat dans la vie est plus sévère et le service militaire rendu obligatoire se pose aussi pour les américains. Le poids de l'Etat et de la bourgeoisie se fait plus lourd. Que feront les ouvriers ? Comment useront-ils leur "sens pratique" ? Nous ne le savons pas, mais le fait qu'ils n'ont pas beaucoup de théories et peu de traditions "culturelles" nous avertit que nous pouvons nous attendre à des surprises.

Du point de vue d'une révolution prolétarienne mondiale, ce sens pratique est en tous cas un point avantageux. Mais cela ne peut pas nous faire fermer les yeux sur le fait inéluctable d'aujourd'hui, à savoir que la jeune classe prolétarienne d'Amérique n'est pas encore un élément révolutionnaire. Elle doit encore trouver son chemin elle-même, un chemin prenant sûrement une autre route qu'en Europe. Et parce que la classe ouvrière américaine occupe une position clé en regard d'une révolution mondiale, il est sûr qu'une telle révolution ne peut pas éclater dans un court délai.

Le prolétariat russe

Du prolétariat russe nous savons très peu, sauf sa mauvaise situation. Mais il y a une chose que nous savons, et qui est de grande importance. C'est d'abord qu'il s'agit d'une classe très jeune, recrutée parmi les paysans. En 1920 Trotsky se plaignait ("Russ. Korrespondenz" 1920, N° 10, p. 12) qu'il y avait seulement 850 000 travailleurs dans l'industrie. Mais maintenant il y en a des millions. D'où sont-ils venus ? De 1927 jusqu'à 1928 environ 24 millions de paysans ont quitté la campagne pour les villes. C'est un prolétariat tout nouveau, avec une mentalité paysanne. Certainement il est vrai que la mentalité paysanne n'équivaut pas à celle des paysans européens ou américains parce que les paysans russes travaillent en "organisations collectives", et sous l'influence de la propagande du gouvernement. Mais il est sûr qu'il est impossible qu'une classe si jeune ait pu s'adapter mentalement aux conditions nouvelles pour leur lutte contre la bureaucratie exploitrice, contre le pouvoir oppresseur le plus puissant que le monde n'ait jamais vu.

Du reste nous ne savons pas s'il y a virtuellement des tendances sévères pour lutter contre cette bureaucratie en tant que système. La bureaucratie peut se vanter de grands résultats. Le niveau de vie bien qu'étant très bas pour le prolétariat, la Russie est devenue une des deux plus grandes puissances du monde, sous la direction de cette bureaucratie. Et les grandes usines, les bâtiments, les avions et les autos fabriqués en Russie, montrent au monde entier l'habileté de la bureaucratie et de ses acolytes. De plus l'enseignement s'est beaucoup amélioré comparativement au tsarisme, l'analphabétisme est anéanti, il y a des organisations de jeunesse et d'industrie d'amusement est plus développée qu'autrefois.

Il est sûr que tout cela ne manque pas de faire impression sur un prolétariat qui vivait encore il y a quelques années dans les campagnes, et ceci malgré son bas niveau de vie. L'habileté de "l'intelligenza" provoque chez les ouvriers un sentiment de faiblesse

seulement sur le G.P.U. Elle repose aussi, et probablement en très grande partie, sur l'admiration silencieuse et le sentiment de sa propre faiblesse du prolétariat. Bref : il se forme un sentiment de "respect" qui est, au fond, une fusion de crainte et d'admiration.

Aussi ce prolétariat a-t-il une position clé en regard d'une révolution prolétarienne mondiale. Est-il raisonnable d'attendre que ce prolétariat puisse faire maintenant une révolution amenant les moyens de production sous la gestion des ouvriers ? Non. D'abord pour le prolétariat russe, il s'agit de trouver des méthodes de lutte contre leurs exploités, et que dans cette lutte se forment de nouvelles perceptions d'une nouvelle société. Ceux qui attendent une révolution prolétarienne du prolétariat russe actuel, attendent des merveilles, mais ils ne se basent pas sur le matérialisme historique.

Le prolétariat européen

Il est certain que le développement du capitalisme pendant les derniers cent ans a pris une autre marche que celle prévue par les fondateurs des théories socialistes. Ils avaient cru que les difficultés, suscitées par l'accumulation du capital, mèneraient plus vite à une situation insupportable pour les populations et partant, à un changement de la mentalité des travailleurs dans un sens révolutionnaire; selon la théorie, la croissance des moyens de production engendrait des crises économiques, surpopulation, des guerres, diminution du niveau de vie. Bref, l'accroissement de l'accumulation du capital serait accompagné par l'accumulation de la pauvreté des travailleurs.

Dans cette perspective on savait très bien qu'il s'agissait d'une tendance générale, d'un schéma ou on faisait abstraction des modifications temporelles qui étaient de nature à enrayer les tendances opprimantes. Aussi dans la théorie on comptait avec une élévation du niveau de vie de plus ou moins courte durée.

Cependant la pratique a montré que l'expansion du capital sur le monde fournissait un tel exutoire pour les difficultés avant la 2^e guerre mondiale que de grandes masses de la population acquièrent la conviction d'une transformation paisible de la société.

Pendant cette période de l'expansion imperialiste, l'activité parlementaire avait un succès inopiné. La législation sociale s'assortissait de lois sur le soutien aux chômeurs, de réglementation de la journée de travail, du travail des femmes et des enfants, d'assurance sociales contre les accidents et les maladies, de loi sur les retraites du suffrage universel et d'amélioration de l'enseignement et autres. Ainsi aux yeux des masses, l'Etat ne se montrait pas seulement comme un instrument pour améliorer et assurer plus ou moins la vie. Il n'y a pas à s'étonner que de grandes masses soient allées croire que l'Etat serait "le levier du socialisme". Et cette croyance ne s'accroît pas seulement dans la conscience des ouvriers plus ou moins socialistes, mais parmi toute la classe ouvrière. Pour eux le Socialisme est lié inseparablement à l'Etat.

Il faut bien avoir conscience que cette conception n'est en principe pas un résultat de la propagande réformiste. Au contraire la théorie réformiste est elle-même un produit de ce développement.

La conception que l'Etat sera le levier du socialisme est le "residu" ou le produit des expériences du parlementarisme, des conceptions "naturelles". Il faut voir ici un des aspects par lequel la population travailleuse a traduit ses expériences parlementaires.

Ceci signifie une stagnation sévère dans le développement de la conscience socialiste. Car dans ces conceptions, la marche vers le socialisme est considéré comme un processus évolutionniste dans lequel ce ne sont pas les masses mêmes, mais les parlementaires, l'intelligentsia, qui pousseront le socialisme graduellement. La masse même ne joue guère de rôle, sauf comme électeur. Une croissance des forces mentales propre, un point de vue propre, sont seulement d'importance secondaire.

Les Partis Pour comprendre l'essence des partis, il faut remarquer que la lutte des classes était déjà brisée en pratique par les partis avant l'existence de la classe ouvrière proprement dite. Ils étaient surtout des créations de la bourgeoisie dans sa lutte contre la noblesse et le clergé. Elle combattait alors le pouvoir de l'Etat pour établir une législation conforme à ses intérêts. Mais parce que la bourgeoisie même, étant trop peu nombreuse, n'avait pas assez de force pour faire tomber les anciennes classes dirigeantes, elle s'adressa dans sa totalité, en particulier aux paysans et artisans, en les éclairant par les résultats des sciences naturelles et les principes des "droits de l'homme". Dans cette lutte les masses n'avaient que le rôle de faire écrouler les bases de l'ancien pouvoir. Elles avaient la tâche de démolir, de briser, de détacher, mais elles n'étaient pas capable de bâtir la nouvelle structure de la société. Après le déblaiement, c'étaient les partis qui devaient recueillir la récolte de la révolution et bâtir la société nouvelle.

Après la révolution bourgeoise, des partis prolétariens poussèrent sur le marécage de la vie prolétarienne, mais en principe ils eurent et ont toujours les même caractère que les partis bourgeois. Leur pensée animatrice procède du fait que les ouvriers par eux mêmes ne sont pas capables - et ne le seront jamais - de bâtir une nouvelle société. Tout comme les partis bourgeois s'adressaient jadis aux grandes masses de la population, réclamant qu'on les mette au pouvoir, les partis soit disant prolétariens font de même. Les partis dit "révolutionnaires" estiment qu'une révolution violente, inévitable et indispensable, mais eux aussi les masses n'ont plus à faire que de balayer les fondements, d'effacer le régime ancien. Les partis prolétariens, révolutionnaires ou pas révolutionnaires, une fois au pouvoir désirent "quiétude et ordre" de la part des ouvriers, obéissance aussi, afin que le nouveau régime puisse organiser toute la vie économique et politique. Les ouvriers qui ont une autre conception, qui ont l'opinion que la nouvelle organisation de la société doit être la tâche des travailleurs eux mêmes sont considérés par les partis comme des "contre-révolutionnaires" et ils sont mis pour la balle dans la nuque ou pour les camps de concentration "révolutionnaires". Certainement les partis révolutionnaires "ne veulent" pas cela, mais dans ces choses la volonté ne compte pas. Ces sont des conséquences "naturelles" du parti "révolutionnaire" au pouvoir; et le fond de l'erreur des partis "révolutionnaires" c'est qu'ils conçoivent l'organisation d'une société communiste comme une tâche d'un parti, alors qu'elle est la tâche de tous les travailleurs.

(voir suite page 37)